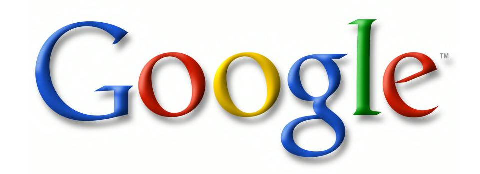






Vet. Fr. II A. 1154
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
ZAHAROFF
FUND
Digitized by Google



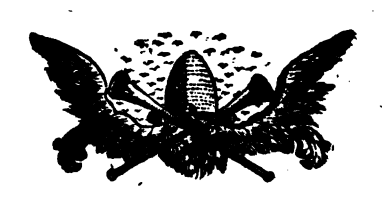
Bought from Jean Cottiard,
Lyon

Mer

HISTOIRE
DE LA RÉPUBLIQUE
DES LETTRES ET ARTS
EN FRANCE.

Année 1779.

Indocti discant, & ament meminisse periti.

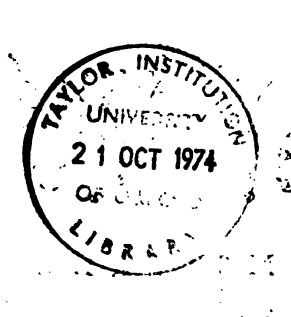


A AMSTERDAM;

Et se trouve à PARIS,

Chez { QUILLAU l'aîné, rue Christine.
La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.
ESPRIT, au Palais Royal.

M. DCC. LXXX.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 OCT 1974
OF
LIBRARY

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

AVANT-PROPOS.



AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE d'une République, dont presque tous les Lecteurs se flattent d'être Membres, ne doit pas leur être indifférente; mais je commence à une année qui fournit bien peu. La précédente étoit, sans contredit, plus intéressante, sur-tout par l'apparition de Voltaire à Paris, par la perte de cet homme prodigieux, & par celle de son Antagoniste le fameux Jean-Jacques Rousseau. Aussi, pour peu que ce premier essai soit accueilli du Public, je remonterai en arriere, & je donnerai un tableau de cette année 1778, célebre par nos regrets: de-là je redescendrai, & je tracerai une ébauche des suivantes, tant qu'un peu

de ſuccès pourra m'encourager.

Je ſens les difficultés de mon entrepriſe. Ce n'eſt pas une petite tâche de raſsembler dans une brochure de quelques feuilles, toute la matiere que fourniſſent les Lettres, Sciences & Arts cultivés par une Nation entiere. Il y a un choix à faire de ce qu'on doit écrire & de ce qu'on peut omettre, de ce qu'il faut expoſer plus en détail, & de ce qu'il eſt mieux d'indiquer ſeulement, de ce qu'on doit mettre ſur le devant du tableau, & de ce qu'on peut laiſſer entrevoir dans le lointain; car c'eſt en effet un tableau, pour la compoſition duquel il faut du goût, de l'ordonnance & de la vérité. Je ne m'aſſervis pas même tout-à-fait à un plan régulier, pour laiſſer au Lecteur l'attrait pi-

quant de la variété ; mais le goût eſt encore néceſſaire pour régler ce déſordre apparent & volontaire. Et n'en faut-il pas auſſi pour expoſer le réſultat des travaux de toute l'année, l'enſemble de toutes les parties, leur influence l'une ſur l'autre, & celle des années précédentes ſur les ſuivantes, avec leur comparaiſon? pour ſavoir enfin, au milieu de tous ces objets ſuſceptibles d'une eſpece de profondeur, trouver le moyen d'amuſer, & quelquefois de faire ſourire ? Je n'en dis pas davantage, de peur qu'on ne me prenne pour un Charlatan qui vante ſon baume, ou un Périodiſte qui prône ſes feuilles. Quoi qu'il en ſoit, qu'on juge cette entrepriſe grave ou frivole, l'Ouvrage n'eſt pas tel que je le

conçois; je me flatte que je pourrai faire moins mal par la suite; j'aurai plus de facilités pour me procurer des matériaux, plus de moyens pour perfectionner mon travail. Je serai flatté du moins si je dis des choses

Que le vulgaire puisse apprendre,
Que l'homme instruit aime à se rappeller.

Indocti discant, & ament meminisse periti.





HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES ET ARTS EN FRANCE.

Année 1779.

INTRODUCTION.

Au milieu de tous les Gouvernements qui font le fort des hommes, au sein de tant d'Etats, la plupart despotiques, gouvernés par des Souverains ou des Magistrats, dont l'autorité s'étend sur les personnes & les possessions, il y a un Empire particulier, qui n'a bien spécialement d'influence que sur les esprits, qu'on honore du

nom de République, parcequ'il conserve une certaine indépendance, & qu'il est presque de son essence d'être libre. C'est l'Empire des Talens & de la Pensée. Les Académies en sont les Tribunaux, les Gens distingués par leurs talens en sont en quelque sorte les Dignitaires; leur titre est leur réputation; domaine qu'ils se fondent eux-mêmes dans la tête & dans le cœur du Peuple lecteur ou spectateur. Les suffrages libres du Public les élevent, ou doivent les élever; la naissance & les richesses n'y font rien: l'homme né dans la classe la plus obscure, éclipse celui qui brille sur un trône, s'il veut entrer en lice avec des forces inférieures. Ceux qui jouent les premiers rôles dans cette République sont ordinairement des gens nés dans une condition vulgaire, qui leur ferme les moyens d'influer sur l'Etat politique par des places dans le ministere, ou des grades dans les armées. Ce sont, si l'on veut, des especes d'enfans trouvés, à qui la fortune refuse les distinctions que la nature leur destinoit; ils se font un sort par leur mérite, & obtiennent une réputation aussi brillante que celle des Grands de la terre. Ce sort est plus flatteur sans doute, que

celui de leurs rivaux, qui n'est dû en partie qu'au hasard de la naissance. Ils occupent autant le Public, que les Rois & les Héros, & figurent autant qu'eux sur la scene du monde & dans la postérité, où ces derniers ne parviennent même que par leur secours. C'est une espece d'existence toute particuliere, suivie d'une sorte d'immortalité. Ces grands Hommes sont chez eux des personnes privées ; ils sont en quelque façon des Potentats sur l'horizon littéraire. Leur empire a sur l'autre une grande influence, s'il est vrai que l'*opinion est la Reine du monde*. Quand il est florissant, l'empire politique est aussi dans sa gloire. Enfin la république littéraire a, comme l'autre gouvernement, ses flots, ses guerres, ses révolutions, qui ne laissent pas d'attacher les regards d'une grande partie de la Nation. C'est ce que je veux tracer ; c'est là l'histoire que je me propose d'écrire, & dont je donne aujourd'hui la premiere année.

Ici je vois à peindre les travaux de deux classes principales, celle des Ecrivains & celle des Artistes.

L'histoire des uns & des autres est celle des Ouvrages qu'ils publient, de la maniere dont ils sont accueillis, de l'effet

qu'ils produisent, & de tous les événements relatifs à ces objets, sur-tout de leurs démêlés & des guerres de plume, qui doivent tenir beaucoup de place dans les Annales littéraires, comme les jeux sanglants de Mars en occupent une si vaste dans les fastes politiques.

Il faut joindre quelques détails sur les Académies, les Théâtres, & même les Journaux.

Mon but principal étant d'amuser, parceque c'est ce que les Lecteurs recherchent le plus, je m'étendrai principalement sur les Ecrivains de pur agrément. Les Sciences ont bien autant de droit que les Belles-Lettres d'occuper ma plume; mais je ne donnerai à cette utile partie qu'un coup d'œil rapide, parcequ'elle est moins à la portée du Public & à la mienne, & moins capable sur-tout d'intéresser ceux qui ne cherchent dans la lecture que l'amusement.

Je présenterai enfin un résultat des travaux de nos Auteurs pendant l'année, des progrès ou du déclin des Lettres, des modes régnantes à cet égard. Je parlerai succinctement de toutes les mêmes parties, relativement à la Musique, la Peinture & l'Architecture.

Tout cela, chaque année, formera un très petit volume, parceque je voudrois bien que mon Ouvrage ne fût pas tout-à-fait fugitif, & du moment. Je me mets à une certaine diſtance des événements. Je ſens combien des détails minutieux doivent perdre de leur intérêt avec le temps; & l'on dira peut-être que mon Livre ſeroit encore bien plus court, ſi je n'avois écrit que ce qui eſt digne de l'être.

Il y a ſur-tout une partie que je ne détaillerai pas bien exactement. Je puis avouer que tout va un peu par cabale en France; mais je ne me charge pas de mettre ſous les yeux du Public ce qu'il ſeroit dangereux, indécent ou inutile de dévoiler, & ce que j'ignore les trois quarts du temps moi-même. Je peux montrer le jeu de la machine; mais je ne ſuis pas toujours obligé d'en faire voir les reſſorts.



CHAPITRE PREMIER.

Disputes & Morts.

L'ANNÉE a commencé par une très légere escarmouche, à l'occasion d'une petite Piece de vers, intitulée : *Confession de Zulmé*, insérée dans l'Almanach des Muses, sous le nom de M. Ginguené. Ce Recueil forme une espece de Galerie où nos jeunes Poètes jettent les premiers fondements de leur réputation, en apportant leur tribut fugitif, pour donner des étrennes à la Nation. C'est le Sallon des Poëtes. (Car nous avons à présent beaucoup de Gens en état de composer de jolies Pieces de vers. Si l'on pouvoit fondre ensemble plusieurs de ces beaux Esprits, pour en faire un homme capable de nous donner un bon Ouvrage!...) La Collection dont nous parlons a beaucoup de succès, quoique le goût du siecle ne soit pas tourné du côté des Vers. M. Ginguené étoit alors produit à-peu-près pour la premiere fois ; une dispute venoit à propos, & faisoit remarquer son nom. M. Mérard de Saint-Just a réclamé la Piece, dont la pre-

miere idée étoit tirée des *Sept pèchés capitaux*, de feu M. le Marquis de Chauvelin. La diſpute s'eſt établie dans le Journal de Paris, premier champ de bataille ordinaire de toutes les guerres littéraires. Le Réclamateur a produit un recueil de ſa façon, où *la Confeſſion* ſe trouvoit imprimée depuis quelque temps. Le nouvel Adepte a répondu qu'il l'avoit compoſée, je crois, il y a ſept ans, à Quimper-Corentin. Il y a eu pluſieurs lettres de part & d'autre;

Quis juſtior induit arma,
Scire nefas.

Qui des deux Combattants eut pour lui la juſtice?
C'eſt un myſtere auguſte. . . .

Le Poëte Breton, en ſe donnant pour vainqueur, a prétendu l'année ſuivante, dans une Epigramme, que ſon petit Ouvrage avoit valu à ſon Compétiteur la jouiſſance d'une jolie femme. Si l'on obtenoit des femmes avec des Pieces de Vers, le prétendu Vaincu ne feroit pas ſi malheureux. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que cette même bagatelle a été réclamée par pluſieurs autres Auteurs.

On ne tarda pas à voir s'élever une nouvelle diſpute; celle-ci eut pour objet un nommé Bléton, *Sourcier*, ou Découvreur

de ſources, d'où peut-être nous eſt venu le mot de *Sorcier.* Cet homme qui n'eſt probablement pas Sorcier, prétend qu'à l'approche d'une ſource ou eau ſouterraine, il reſſent une eſpece de fievre, & par ce moyen indique cette eau. La queſtion, pour être mieux éclaircie, a été diſcutée entre un homme en place éclairé, qui aſſure n'avoir pas vu, proteſte qu'il n'auroit pas daigné voir, & ſur cela nie le fait; & un autre qui confeſſe n'avoir pas vu; mais ne peut digérer que ſon Adverſaire dédaigne de voir. Chacun, dans cette diſpute à tâtons, a produit de très bonnes raiſons, & vous ſentez que d'après cela, le Public eſt bien à même de décider.

La querelle paroiſſoit finie, M. Linguet l'a réchauffée : on a vu paroître dans ſes Annales une lettre de ſon ſtyle, ſous le nom d'un Particulier, qui s'eſt plaint des deux Contendants. L'un & l'autre s'étoient accordés à regarder comme un impoſteur un nommé Parangue, autre Hydroſcope, qui ſe vantoit, dit-on, de voir dans le ſein de la terre les ſources & courants d'eau. Ce nouvel Athlete a pris le parti de Parangue, en aſſurant qu'à la vérité il n'apperçoit que les vapeurs ou exhalaiſons qui ſortent des endroits où

coule une eau souterraine; mais que cela est avéré. Ce troisieme Combattant, pour l'instruction du Public, a, de son aveu, avec les deux autres, la conformité de n'avoir pas vu.

Après les combats, il faut parler des morts, & cela exige un ton plus sérieux. On apprit d'abord la fin peu digne d'envie de Simon-Mathurin Lantara, Peintre paysagiste, qui avoit, dit-on, la conduite & les mœurs d'un enfant, avec les talents d'un habile homme. Sa simplicité & son insouciance le livroient souvent aux mains de gens avides qui en abusoient, pour obtenir ses Ouvrages à vil prix. Avec de telles dispositions, on meurt à l'hôpital; aussi M. Lantara est-il mort à celui de la Charité. On le plaindra, & l'on recherchera ses desseins.

La seconde perte qu'on fit est celle du Chevalier de Laurès (avantagé de plus de naissance, & attaché long-temps à un Prince du Sang) qui, après avoir gagné plusieurs couronnes Académiques, avoir fait diverses sortes de Pieces de Théâtre, enfin après avoir donné la *Pharsale* en vers françois, Poëme où il se trouve des beautés, a vécu & est mort dans un état pénible. Avec le talent honnête qu'on lui

reconnoiſſoit, il eût pu, dit-on, paroître tranſcendant comme d'autres, s'il avoit eu de l'intrigue : mais à ce talent peu éclatant, il ne joignoit que de la probité ; il a été malheureux, & n'a preſque pas fait de ſenſation. Il ſemble que ce Poète modeſte s'étoit donné le mot avec l'innocent Peintre dont nous venons de parler, pour mener une vie ſi ſimple, & qu'ils avoient fait la partie de mourir tous deux en même-temps à la ſourdine.

CHAPITRE II.

Eloges.

A PROPOS de morts, M. d'Alembert, pendant ce temps-là, en louoit de très célebres. Il venoit de donner le Recueil des Eloges qu'il avoit faits de Boſſuet, Fénélon, Maſillon, Fléchier, Boileau, & autres Membres de l'Académie Françoiſe. Ces Eloges ſans doute ont des défauts, comme tout ce qui ſort de main d'homme. Des Critiques malévoles ſoutiendront peut-être que l'Auteur y épuiſe toujours tout ce qu'il y a à dire ſur cha-

que objet qui se présente ; mais on ne pourra nier du moins qu'il prend tous les tons, qu'il loue avec finesse, qu'on reconnoît enfin dans son Ouvrage le Littérateur-Géometre, qui a écrit la Préface de l'Encyclopédie, & a été l'un des Entrepreneurs de cette immense production. Il ne manque pas de citer assidûment des Anecdotes pour louer ses Héros, comme Plutarque, par des traits caractéristiques; mais ce qui a été justement loué dans cet ancien, n'a pu trouver grace dans le moderne aux yeux des ennemis de M. d'Alembert, qui sont aussi nombreux que ceux de la Philosophie.

En lisant ces Eloges, je voyois avec plaisir des vertus & des actions louables qu'on préconisoit, & de grands Hommes à qui l'on rendoit justice. Je ne pouvois m'empêcher de savoir gré à l'Ecrivain qui remplissoit une si noble tâche, & me donnoit un plaisir si honnête. Alors je me rappellois les critiques sans nombre qu'on lance contre cet Homme célebre ; je songeois sur-tout à ces feuilles périodiques, où le Public le voit réguliérement dénigré deux ou trois fois par mois. Je comparois son travail, qui a pour but de louer, à celui de ces Ecrivains satyriques

dont tout l'emploi, s'ils veulent bien y faire réflexion, eſt de décrier. En voyant des gens qui s'occupoient à dire continuellement du mal d'un homme qui conſacroit ſa plume à célébrer la vertu, & ne leur répondoit point, j'avoue que je trouvois ſur-tout que ſon ſilence, autant que ſes travaux, lui donnoit ſur ſes ennemis une prodigieuſe ſupériorité.

Un autre homme, d'une moins haute volée, faiſoit alors un éloge à ſa maniere. Tandis qu'on en préparoit de tous côtés pour Voltaire; le ſieur Longueville, Ecrivain public, compoſoit celui de J. J. Rouſſeau; mais il n'avoit pas le moyen de le faire imprimer. Il annonça ſon embarras dans le Journal de Paris. Dès le jour même que cette confidence fut publiée, il ſe préſenta chez lui un généreux inconnu, qui lui fournit l'argent dont il avoit beſoin. Cinq ou ſix autres perſonnes vinrent à la ſuite; & voilà sûrement des preuves de l'intérêt qu'avoit excité le fameux Génevois.

M. Diderot, Collegue de M. d'Alembert pour le grand Dictionnaire, ne paroiſſoit pas ſi bien diſpoſé en faveur d'un Philoſophe dont la mémoire étoit ſi chere. Au moins attribuoit-on à cet Encyclopé-

diste, un *Essai sur la Vie & les Ouvrages de Séneque*, où le Pere d'*Emile* étoit grièvement attaqué après sa mort. On appelloit l'Auteur de certaines Confessions, *ingrat, lâche, homme atroce, artificieux scélérat, qui s'est caché plus de cinquante ans sous le masque le plus épais de l'hypocrisie.* Voilà sûrement des expressions violentes qu'on peut pardonner au ressentiment d'un caractere impétueux; mais qu'on ne doit jamais prendre à la lettre. On crut reconnoître dans cet Auteur de *certaines Confessions*, J. J. Rousseau, qui a fait, dit-on, des Mémoires sous le titre de *Confessions*. On s'éleva contre M. Diderot qui, pour sa justification, assura que ce n'étoit point du Génevois qu'il avoit parlé : il n'y a donc plus rien à dire. Le Journal de Paris avoit fort bien remarqué dans ses reproches au Biographe de Séneque, qu'il s'efforçoit de mettre dans les nues un Rhéteur, mort depuis dix-sept cents ans, tandis qu'il dénigroit un Auteur mort tout récemment; mais, selon la louable coutume du pays, on donna un peu dans l'excès du contraire, & l'on fit presque un monstre de Séneque pour justifier Rousseau. Il est vrai que tous les traits qu'on cita pour cela, étoient tirés

de l'Ouvrage même attribué à M. Diderot.

M. d'Alembert lui-même occupé sans cesse à louer, se joignit à son Collegue pour donner à J. Jacques un coup de patte; c'étoit, il est vrai, dans un Eloge, dans celui de Mylord Maréchal. Selon notre Académicien, Rousseau avoit laissé entrevoir de l'ingratitude envers cet Anglois, & malheureusement, disoit-il, cela est prouvé par des lettres authentiques.

MM. Linguet & l'Abbé R** ne manquerent pas d'assurer que cet Eloge n'avoit été fait que pour une ou deux lignes qu'on y voyoit contre J. J. Rousseau. Ils trouverent cette prétendue calomnie abominable, s'indignerent de ce que M. d'Alembert n'avoit pas assez respecté, selon eux, Jacques II, & le Prétendant qu'ils louerent beaucoup; &, pour montrer leur impartialité, ils assurerent que M. Maréchal étoit indigne d'un Eloge. M. Linguet somma M. d'Alembert de produire les lettres authentiques dont il parloit, & en cita lui-même quelques-unes du feu Mylord qui annonçoient de l'estime pour J. J. Rousseau; ce qui ne prouvoit rien, parcequ'on peut aujourd'hui être content

d'un homme, & demain avoir à s'en plaindre. M. d'Alembert cependant produisit une lettre de Berlin de M. Stoch, qui justifioit ce qu'il avoit avancé. Ce procès a duré jusqu'à l'année suivante.

CHAPITRE III.

Jean-Jacques Rousseau.

La mémoire de ce grand Auteur occupoit beaucoup les esprits, aussi bien que celle de Voltaire; mais il faut admirer le contraste que ces deux hommes célebres conservoient après leur mort. Voltaire, pendant sa vie, fut quelquefois attaqué du côté du caractere, & ses ennemis allerent jusqu'à dire que la Nature s'étoit épuisée sur son esprit, & n'avoit rien fait pour son cœur. L'Envie cherchoit à se venger de ses succès, en lui reprochant, souvent avec calomnie, des traits qui sembloient avoir besoin de toute sa gloire pour être effacés. Les gens prévenus défavorablement ont donc été long-temps à ne pas le regarder comme un personnage vertueux. Après sa mort, au contraire, il

semble que ce demi-Dieu ait déposé tout ce qu'il avoit de mortel & de terrestre. On n'a plus rien reproché à son cœur, on a exalté ses bienfaits, son humanité; tandis que Rousseau, qui avoit passé pendant sa vie pour un personnage très vertueux, pour un Philosophe, est épluché après sa mort sur l'article des vertus, & même est traité par quelques-uns comme un frippon. Tâchons d'expliquer ces contrariétés.

Feu Voltaire nageoit dans l'opulence; feu Rousseau sembloit afficher l'indigence, & braver les richesses de son rival; c'étoit Diogene qui fouloit aux pieds le faste de Platon; mais peut-être étoit-ce avec un plus grand faste. On voyoit d'un côté des trésors, de l'éclat, & l'on y soupçonnoit du manege & de la corruption; on voyoit de l'autre une obscurité, une indigence volontaire, pas d'autre art que celui de soutenir des paradoxes pour être plus piquant, & d'avoir une conduite aussi paradoxale que ses écrits : on juroit qu'il y avoit là de la vertu; mais pourquoi M. Diderot & M. d'Alembert lui-même s'élevoient-ils contre cette singuliere vertu? Pourquoi vouloient-ils noircir la mémoire d'un homme qui, paisible dans le tombeau, ne devoit pas les troubler?

Voilà juftement le fujet de leurs plaintes. Le mort, fans revenir, ne les laiffoit pas tranquilles. Il exifte de lui, comme nous l'avons dit, des Mémoires fous le nom de *Confeffions*, où ces deux Savants, ainfi que ce qu'on appelle *les Philofophes*, doivent être mal-traités, parceque l'ombrageux Génevois croyoit avoir de juftes fujets de plainte contr'eux. Il eft donc naturel qu'ils cherchent à rejetter fur lui, les impreffions défavorables qu'il a voulu répandre fur leur compte, & ils peuvent de très bonne foi le regarder comme un ingrat. M. Rouffeau avoit sûrement un talent du premier genre ; mais quand il parut fur l'horizon, ces Meffieurs, dit-on, contribuerent beaucoup à le produire. Sans leur fecours, il eût été bien plus long-temps à percer & à fe faire remarquer du Public. C'étoit un fervice réel ; mais quand le nouveau Parvenu vit que fa réputation commençoit à s'établir, & qu'il pouvoit voler avec fes propres ailes, il leur tourna le dos, &, loin de prôner la *Philofophie*, comme ils s'en étoient peut-être flattés, il affecta contr'elle une forte de mépris, fit bande à part, & tint à leur égard une conduite offenfante. Les ennemis des *Philofophes* diront qu'ils

fournirent à leur Protégé des motifs pour les quitter ; qu'il apperçut chez eux un manege qui répugnoit à sa vertu stoïque ; mais c'est ce qu'il faudroit prouver ; & toujours est-il vrai que ses Introducteurs purent le regarder comme un homme sans reconnoissance. Il leur en donna depuis de nouveaux sujets par sa conduite avec M. Hume, très honnête homme, qui, pour l'avoir voulu servir, ne recueillit que de l'amertume, & dut aussi de très bonne foi, ne voir en lui qu'un ingrat.

Je veux bien croire aussi que M Rousseau étoit de bonne foi de son côté ; il avoit sans doute un fonds incontestable de droiture & de probité. Je ne pourrai jamais me persuader qu'un homme qui peignoit si bien la vertu, qui la faisoit aimer, n'en avoit pas le germe dans son cœur ; mais cet homme, doué d'une extrême sensibilité, & d'une imagination exaltée, avoit tout ce qu'il falloit pour se rendre malheureux lui-même avec sa vertu, & procurer le même avantage à quiconque tenoit à lui. Il voyoit toujours des persécutions élevées contre sa personne ; il aimoit peut-être à se croire persécuté ; il comptoit avoir à se plaindre de ceux qui

l'obligeoient, & croyoit appercevoir quelquefois des ennemis secrets dans ses amis les plus déclarés. Il pouvoit donc, avec la meilleure envie d'être reconnoissant, mécontenter ceux qui s'employoient en sa faveur, & leur donner lieu de le regarder comme un ingrat. Dès-lors il n'est pas étonnant que des gens qui comptent l'avoir obligé, qui se croient payés d'ingratitude, qui savent qu'il existe des Mémoires de cet homme ombrageux, où ils ont lieu de croire que sa prévention les a peints de noires couleurs, cherchent à décréditer ces préventions défavorables, en laissant appercevoir les idées peu avantageuses qu'ils ont eux-mêmes sur son compte. Ce n'est donc pas une noirceur de la part de M. d'Alembert d'avoir laissé échapper un mot sur cet objet, ni même de la part de son Collegue, plus impétueux, de s'être exprimé avec plus de violence ; & des gens qui passent leur vie à écrire du mal de tous ceux qui leur déplaisent, & qui donnent des nausées au Public, en déclamant sans cesse contre le Sécrétaire de l'Académie, doivent-ils relever une ligne, quand ils font des volumes de médisances ?

Je ne sais ce que c'est que ces Mémoi-

res ; ils doivent être écrits avec une grande chaleur, avec une éloquence pénétrante. On en cite des traits & des actions qui seroient en vérité d'un mal-honnête homme, si M. Rousseau avoit pu en être coupable. D'un autre côté, on a une lettre de M. Dorat qui, enthousiasmé de la lecture de cet Ouvrage, dans son transport, regarde cet Ecrivain comme le premier des hommes : tant les fautes s'affoiblissent peut-être quand le coupable les avoue, tant elles contribuent même à intéresser en sa faveur !

Reconnoissons cependant la probité de M. Rousseau ; même à l'occasion de ses Mémoires. Il les avoit confiés, dit on, à un ami sûr, en lui imposant la loi de ne les publier qu'après que tous ceux qui peuvent y être compromis n'existeroient plus. Gardons-nous de juger mal d'un grand homme, & de lui attribuer de mauvaises actions. L'autre Rousseau n'a-t il pas été justifié trop long-temps après sa mort ? Un malheureux qui avoit composé les fameux Couplets qu'on mit sur son compte, n'a-t-il pas avoué en mourant entre les mains de M. Languet, Curé de S. Sulpice, qu'il en étoit l'Auteur ? Ce Pasteur exigea

exigea, dit on, que la confession fût publique; mais on ne s'est pas empressé de la publier. Le grand Rousseau a traîné une bonne partie de ses jours dans l'exil, flétri par un Arrêt du Parlement.

CHAPITRE IV.

Voltaire.

TANDIS qu'on attaquoit Jean Jacques, on célébroit Voltaire. S'il avoit contre lui quelques Anti-Philosophes, il avoit pour lui toute l'Europe. On donna aux François, dès le commencement de l'année, la petite Comédie des *Muses rivales*, fondée sur l'universalité des talents du Poète Philosophe; où toutes ces Déesses le couronnent à l'envi. L'Auteur garda quelque temps l'anonyme. La Piece eut un vrai succès: le Public, en l'applaudissant, paroissoit charmé de faire en quelque façon sa cour à l'ombre de Voltaire. On l'attribua à différentes personnes, entre autres à M. de la Harpe, qui voulut bien enfin s'avouer pour l'Auteur, & prêter sa tête aux lauriers. Cette jolie bagatelle

parut quelque temps après, imprimée avec cette Epigraphe;

Discite justitiam moniti.

On crut voir là du dessein. M. de la Harpe se trouvoit relevé par ce triomphe de plusieurs chûtes précédentes. Il étoit naturel qu'il attribuât ces petites disgraces à l'envie qu'il excitoit. Ici, pour dérouter les méchants, il avoit gardé le secret pendant deux jours, & il réussissoit; donc tout avoit été ci-devant l'ouvrage de ses ennemis.

Le vers de Virgile,

Discite justitiam moniti, & non temnere divos.

veut dire littéralement: « A présent que » vous êtes bien avertis, apprenez à ren» dre justice, & à ne pas mépriser les » Dieux ». Cette justice pouvoit être relative à Voltaire; l'Auteur de la Comédie d'ailleurs ne citoit que le commencement du vers; mais le Public suppléoit le reste, & soutioit du petit Dieu, qu'on sembloit vouloir présenter à son respect. Au reste, on a justifié M. de la Harpe sur cet article.

On rendit un autre hommage à son Héros dans la loge des neuf Sœurs, où ce grand homme avoit été reçu Franc-Maçon

peu de jours avant sa mort. La fête fut, dit on, brillante. Ce qui se passe dans ces assemblées étant un mystere, nous laisserons le voile étendu là-dessus. Le zele des Freres fut moins heureux que celui de M. de la Harpe. La fête, selon quelques personnes, fut interprétée désavantageusement; on y crut voir une espece d'apothéose, & cela valut, dit-on, ou contribua de valoir, à la loge une interdiction. Je ne garantis pas ce fait.

Ainsi Voltaire mort avoit en France une fortune assez traversée. Shakespear, ce génie si fort & si agreste, qu'il s'étoit permis de critiquer, avoit lui même chez nous, quant à ses Ouvrages, des fortunes diverses. M. le Tourneur le traduisoit fort bien. Le Poëte Young, ce sublime pleureur d'enterréments, qui ne parle que de l'Eternité au milieu des tombeaux, avoit eu, quelques années auparavant, un succès complet chez le Peuple si gai, si frivole de Paris, qu'on accuse de s'occuper si peu des tombeaux, & même de l'Eternité. Il n'en a pas été de même du grand Tragique Anglois; les uns l'ont mis dans les nues, les autres dans la boue, & ses Ouvrages fournissent matiere pour deux traitements si différents. Il venoit de per-

dre son plus bel organe. M. Garrik étoit mort, à-peu-près dans ce temps-là, avec une fortune de millionnaire, acquise par ses talents, avec la réputation du plus grand homme de Théâtre de l'Europe, parcequ'il avoit également réussi dans le comique & dans le tragique, & qu'il avoit même été un peu Auteur. Tous les papiers publics nous ont annoncé qu'il a été enterré dans le tombeau des Rois, comme le Ministre Lord Chatham, que des Grands de l'Etat l'ont porté à sa sépulture, & qu'on l'a déposé aux pieds de Shakespear. Les Anglois placent les Comédiens avec les Rois & les Ministres; sont-ils du sentiment de notre Poète Rousseau?

> Ce monde-ci n'est qu'un œuvre comique
> Où chacun fait des rôles différents, &c.

La traduction du Poète Anglois nous conduit aux Ouvrages que nos Auteurs faisoient alors; jettons-y un coup-d'œil.

CHAPITRE V.

Ouvrages.

Les Romans doivent passer avant tout, quand on écrit pour un Peuple élégant comme le nôtre.

M. Rétif de la Bretonne en met au jour une grande quantité. Cet utile Romancier marche à une certaine distance sur les traces de Richardson : il a une étincelle de génie un peu agreste, & ses Ouvrages, qui ont un but moral, inspirent l'amour de la vertu. Il est connu entr'autres par son *Paysan perverti*, où l'on voit de l'invention, peu de style, un homme qui écrit tout ce qui vient sous sa plume; mais qui parle à l'ame, parce qu'il en a une. Il suivoit cette année le cours de ses travaux littéraires. Il venoit de donner le *Nouvel Abeilard*, ou *Lettres de deux Amants qui ne se sont jamais vus*. Ouvrage estimé, qu'avoit précédé *la Vie de son pere*, morceau qui respire l'honnêteté. Il ajoutoit à ces utiles Romans, *la Malédiction paternelle*, ou *Lettres sincères & véritables de M*** à ses parents*, à

ses amis, à ses maîtresses, &c. Cette production a fait appeller l'Auteur, le Crébillon de la *Prose*.

M. d'Arnaud de Baculard, homme doué d'une grande sensibilité, aussi fécond, plus châtié dans son style, plus homme de lettres, donnoit la suite de ses *Epreuves du sentiment*, qui ont pareillement un but moral, & qui sont composées d'anecdotes intéressantes dont le fond est souvent tiré de l'Histoire. La derniere qu'il venoit de publier, étoit *Vamiers*, où il attaque le préjugé contre les bâtards, & celui qui flétrit les enfants & les parents d'un homme puni du dernier supplice.

Une Demoiselle faisoit paroître, avec beaucoup de succès, des *Contes orientaux* ou *les Rêveries du sage Caleb*, & M. Thomas, dit-on, ce mâle Ecrivain, qui garde depuis long-temps le silence, en donnoit dans le Mercure un extrait digne de sa plume.

Outre ces nouveaux Romans, on ressuscitoit les anciens; le François, amoureux de la nouveauté, goûtoit beaucoup ces richesses tirées du Gothique. M. le Marquis de Tressan nous faisoit l'agréable présent d'*Amadis de Gaule*; on y joignoit *Tiran le Blanc*, & l'*Histoire du Che-*

valier du Soleil, & de son frere Rosiclair, & de leurs descendants; traduite de l'Espagnol. C'est un abrégé de plusieurs très longs Romans, qui forme l'Histoire suivie d'une famille imaginaire des Amadis & autres héros & paladins de cette espece. On peut regarder cela comme la fable des siécles modernes, & toutes ces traductions nous en forment un cours complet.

Il y a eu une petite dispute à ce sujet: les uns ont soutenu que ces fables sur les Amadis sont originaires de France, les autres, qu'elles sont natives d'Espagne, où les Peuples ont une imagination plus exaltée.

On continuoit une *Bibliotheque de Romans* qui a beaucoup de succès, où l'on nous donne des extraits de tous les Romans qui ont existé; de sorte que notre Nation pourra devenir érudite & profonde dans ce genre.

On ne compulsoit pas moins les anciens Poëtes, que les anciens Prosateurs, pour nous réchauffer les aliments spirituels dont nos peres ont fait leurs délices. On nous donnoit en prose une espece de traduction des Fabliaux, Poësies naïves, contenant des historiettes ou contes en vers gaulois.

On joignoit à ce présent celui des *Annales Poëtiques*, Recueil très estimé, agréé par l'Académie françoise, où l'on nous présente la fleur de ce qu'ont fait nos Poëtes depuis Saint Louis. Les Notices contenant la vie de ces Poëtes, sont piquantes & agréables.

Il semble que nous ayons la modestie de nous croire trop peu d'esprit; & dans un siécle éclairé, nous allons emprunter celui des siécles d'ignorance.

On faisoit aussi beaucoup de compilations, de traductions, d'entreprises volumineuses.

On nous met tout en Dictionnaires; nous devenons Savants par ABC. On nous proposoit par exemple, & l'on nous donnoit le commencement d'une *Histoire universelle des Théâtres*, qui contient tout ce qui est relatif à cette partie, la connoissance tant des Pieces que de leur exécution, de la Déclamation, des Habillements, des Théâtres. On remontoit jusqu'aux Grecs pour descendre, après bien des livraisons, jusqu'à nous.

On continuoit celles du *Voyage pittoresque d'Italie*, où le burin s'accorde avec la plume pour mettre sous les yeux des Lecteurs cette belle partie de l'Europe.

On en donnoit aussi un pareil de la Grece.

On continuoit de publier avec succès la traduction d'une *Histoire universelle*, composée en Angleterre par une Société de Gens de lettres.

Voilà bien des compilations, bien des extraits, cela est tout naturel; quand on a un tas immense d'écritures, il faut faire des abrégés, ou laisser des richesses perdues; le Public ne peut pas tout lire.

Nous ne sommes pas encore au bout. M. Desessarts, Avocat, continuoit de publier l'*Histoire générale des Tribunaux des Peuples, tant anciens que modernes*, ou *Dictionnaire historique & judiciaire*, contenant les Anecdotes piquantes, & les Jugements fameux des Tribunaux de tous les temps & de toutes les Nations. Ce livre met à même de comparer la législation des différents Peuples, & leurs procédés en matiere judiciaire, & peut fournir les moyens d'améliorer chez nous cette partie si essentielle.

M. Robinet rédigeoit toujours un *Dictionnaire universel des Sciences morale, politique, diplomatique*, ou *Bibliotheque de l'Homme d'Etat & du Citoyen*, l'une des plus considérables entreprises, dit on,

qu'on ait jamais formées en littérature, où tous les objets sont considérés sous le rapport qu'ils ont avec la science du Gouvernement; où la Philosophie est établie sur l'Histoire & les faits; Ouvrage qui formera le corps le plus complet des sciences politiques.

De pareilles compilations sont bien des ouvrages, aussi-bien que celui de M. de Rochefort, intitulé : *Histoire critique des opinions des Anciens, & des systêmes sur le bonheur.* Les systêmes sont plus communs que la jouissance. Cet estimable & savant Auteur est le premier qui nous ait donné en vers une traduction d'Homere en entier.

M. de Buffon composoit avec M. de Mont Beillard l'*Histoire des Oiseaux.* Le nouveau Naturaliste adopté par le premier, approche de son modele, au point qu'on prend le style de l'un pour celui de l'autre : ce qui est assurément un très grand mérite. Le Pline françois a choisi un successeur digne de lui : il ne ressemble pas à Auguste, qui n'adopta, dit-on, Tibere, que pour qu'un tel successeur le fit regretter. M. de Buffon n'a pas besoin d'une telle ressource pour causer des regrets ; quand on aura le malheur de le perdre.

Enfin cet homme célebre publioit les *Epoques de la Nature*, étonnant monument de son génie, où il décrit les différents états par où la Nature a dû passer à différentes époques.

M. de Buffon se propose, dit-on, de donner encore la *Chaîne des Etres*, qui, aussi-bien que les *Epoques*, fera corps avec son *Histoire naturelle*. Cette Histoire est un monument immense qui embrasse la Nature entiere.

La Poësie fournissoit pareillement son tribut. Outre les Piéces de Théâtre, on goûtoit beaucoup une belle Ode à M. de Buffon, par M. le Brun, avec une satyre agréable du même Auteur. On reconnoissoit, dans un Recueil de Poësies légeres de M. le Chevalier de Parny, une idée de la douce mollesse de Tibulle.

M. le Mierre s'efforçoit de devancer les *Mois* de M. Roucher, par un Poëme en seize chants, intitulé *les Fastes & les Usages françois*, sujet national bien choisi, où l'Auteur passe alternativement de la ville à la campagne pour peindre nos mœurs & le cours de notre année; sujet qui, traité par la plume de Boileau, dans le style du *Lutrin*, avec le mérite de la difficulté vaincue pour tout ce qui peint

notre costume, auroit pu devenir extrêmement intéressant, & mettre le sceau à la réputation de l'Auteur. Au reste, il y a dans le Poëme de M. le Mierre de belles tirades, des pensées, du talent; mais il faut écrire avec une élégance continue, avec un plan & une conduite soutenue, pour faire ce qu'on appelle tout-à fait un bel Ouvrage.

Enfin tout, jusqu'aux Almanachs, devenoit intéressant. On connoît le grand succès de celui des Muses, agréable pour sa collection, & pour la Notice piquante de tous les Ouvrages de Poësie de l'année.

L'*Almanach littéraire*, ou *Etrennes d'Apollon*, contenant plusieurs morceaux précieux de littérature, des Anecdotes, des Notices honnêtes & impartiales des Ouvrages de l'année, enfin une grande variété prend le premier pas à la suite du précédent, & s'éleve à l'envi de ce coriphée.



CHAPITRE VI.

Encore Voltaire.

REVENONS à Voltaire ; quoique mort, on le trouve encore par-tout.

M. Ducis a eu la gloire d'être nommé pour remplacer cet homme unique à l'Académie Françoise. On assure que le Monarque a dit au Récipiendaire : *Vous recueillez un grand héritage.* Il ne pouvoit être en effet plus grand, & M. Ducis s'en est rendu digne. Trois Tragédies qu'il a données, où respire la terreur, ont fait dire que Melpomene lui avoit remis le sceptre de la Tragédie. Son *Œdipe chez Admete*, où l'on a reconnu plusieurs belles scènes, venoit d'avoir un succès décidé. Ce bonheur d'avoir réussi dans un sujet par lequel

Sophocle à cent ans charmoit encore Athenes,

lui a valu l'honneur de succéder au Sophocle françois. On s'est hâté de couronner dans lui le vrai talent. Il a loué son prédécesseur, & rempli cette tâche immense au gré de l'Assemblée satisfaite & enthousiasmée ; il a mis dans

son discours toutes les beautés qu'on remarque dans le style philosophique, en vogue à présent, & peut-être aussi quelques-uns des défauts de ce style dissertateur, où chaque phrase est une définition, où l'on sent toujours le travail & la prétention aux dépens du naturel.

La séance de sa réception fut consacrée presqu'entiérement à la louange de l'Auteur de la Henriade. M. d'Alembert fit un parallele ingénieux de Voltaire avec Moliere, nouvellement adopté par l'Académie ; les bustes des deux grands hommes étoient vis-à-vis l'un de l'autre.

M. Houdon a envoyé à chacun des Quarante un buste de sa façon de notre Poète Philosophe. L'Académie, pour le récompenser, lui a assigné une place à toutes ses séances publiques, avec deux billets à chacune ; elle a joint à cette politesse une bourse de cent jettons, & son Dictionnaire.

On commençoit déjà de loin à s'entretenir de sa future séance de la S. Louis. L'année précédente, l'Académie Françoise avoit jugé à propos de ne point donner de prix, afin de réserver cette somme pour un prix extraordinaire, dont le sujet devoit être l'Éloge de Voltaire. M. d'A-

lembert avoit même déclaré qu'il y ajouteroit, à ses frais, une somme équivalente, pour former au Vainqueur une couronne plus attrayante.

Les ennemis de M. de la Harpe ont dit que ce prix double, formant une somme de douze cents francs, l'avoit tenté; que ne pouvant concourir en qualité d'Académicien, il s'étoit accordé avec un étranger, qui avoit consenti à passer pour le pere d'un enfant poétique fait par lui; à avoir son front décoré du laurier, & à laisser le profit au vrai pere. Toujours est-il vrai qu'on produisit à l'Académie un *Dithyrambe* à la louange du grand homme. Ce genre de poësie exige une espece d'ivresse, & avoit été d'abord consacré à louer Bacchus dans les Orgies. Il faut, pour y réussir, entrer dans une fureur poétique, & monter sur le trépied. Voilà donc le vieillard de Ferney, dont on fait en quelque façon un Bacchus pour le chanter; &, à vrai dire, il n'étoit pas propre même à faire un Silene. Quoi qu'il en soit, il ne paroît pas, dit-on, que l'Auteur du *Dityrambe* fût ivre, ni monté sur un trépied bien haut quand il le composa; mais l'Académie lui décerna le prix. On le sut, comme il est d'usage, un mois

d'avance. M. de la Harpe, aussi avide, selon la médisance, de gloire que d'argent, ne put se taire. Au milieu de la guerre, cette petite nouvelle fit un certain bruit; &, accréditée par les mauvais quolibets des Journalistes, elle circula quelque temps sur l'horizon littéraire. Au reste, tous les faux bruits dont nous venons de parler, furent démentis par une lettre que reçut l'Académie, par laquelle l'Auteur, sans se faire connoître, renonçoit au prix, quant à la somme. Cette somme fut dès lors passée à M. André de Murville, qui avoit obtenu le premier *accessit*.

CHAPITRE VII.

Académie Françoise.

Enfin le jour fameux de la séance arriva. On proclama la couronne adjugée au *Dithyrambe*, qui fut lu par M. de la Harpe, & où, malgré la prévention, l'on ne put s'empêcher de trouver quelques beautés. On en reconnut aussi dans l'Epître de celui qui avoit l'argent *par ricochet*, si cette

expression commune est permise : & l'on applaudit sur-tout beaucoup un morceau qui la terminoit d'une maniere touchante. Il y eut plusieurs autres pieces sur le même sujet, où l'on doit reconnoître du mérite ; mais la classe des mécontents, & ceux qu'on appelle les *Anti-Philosophes*, prodigua des brocards à la plupart de ces morceaux, & sur-tout au *Dithyrambe.* Les Journalistes mal intentionnés, quand ils citoient quelque programme de prix, dont l'objet étoit utile, ne manquoient pas de clabauder contre l'inutilité du *Dithyrambe.* De sorte qu'il y eut parmi ces Messieurs une fureur Anti-Dithyrambique, plus forte que la fureur poétique, qui avoit inspiré la malheureuse piece couronnée. On attribuoit toujours l'Ouvrage infortuné à M. de la Harpe, M. Linguet s'avisa bientôt de le faire réclamer par M. de Saint-Péravi, qui en effet avoit aussi envoyé à l'Académie un *Dithyrambe*; ainsi cette idée qui paroissoit si étrange, étoit venue dans deux têtes.

On donna, dans la même séance, un prix d'Eloquence. Depuis plusieurs années, l'Académie propose pour sujet de ces prix, les Eloges des grands Hommes de la Nation ; ce qui me semble très no-

blement imaginé. Elle choisit, il y a quelques années, pour sujet d'éloge, le Maréchal de Catinat. De ce Guerrier, elle remonta jusqu'au Chancelier de Lhôpital, sous Charles IX; de là elle fit un saut encore plus considérable, jusqu'à l'Abbé Suger, Ministre de Louis-le-Gros & de Louis le-Jeune, offert, l'année que je décris, à l'encensoir de tous les Orateurs. Enfin elle est redescendue précipitamment jusqu'à Charles de Sainte-Maure, Duc de Montausier, Pair de France, Gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV, dont elle propose l'Éloge pour l'année 1781. Cette marche, qui semble en quelque façon folâtre, a des raisons qu'on ne devine pas toujours; mais qui sont assurément très respectables. M. de Montausier, si loin de Suger pour le temps de sa vie, simple Educateur, mais vertueux à la Cour, mais revêtu d'un emploi si essentiel, quand on éleve des personnes destinées pour le trône, est bien digne d'éloge. Ce fut lui qu'on crut reconnoître dans le Misantrope de Moliere, & qui dit qu'il seroit charmé d'être aussi vertueux que ce personnage. M. le Comte de Montausier, ancien Colonel, dont le Gouverneur du grand Dauphin étoit le trisaïeul, promet

pour le prix, une somme équivalente; ainsi il sera de douze cents livres.

L'Académie, outre ses autres raisons, s'accorde avec le Ministre des Arts, qui fait faire les statues de presque tous les grands Hommes dont elle propose l'Eloge.

On reconnoît encore les motifs respectables qui animent l'Académie, dans le sujet patriotique qu'elle annonce pour prix de Poésie de 1780; c'est *la Servitude abolie dans les Domaines du Roi, sous le regne de Louis XVI.* Le Roi n'ayant point voulu jusqu'ici employer son autorité, pour abolir dans tout l'Etat la servitude; ce qui sembleroit ôter aux Nobles leurs priviléges, l'a abolie dans ses Domaines, & prêche du moins d'exemple. On voit que l'Académie seconde autant qu'il est en elle, les vues bienfaisantes du Monarque.

Pour revenir à Suger, son Eloge, composé par M. Garat, fut couronné; on y trouva des beautés, & il ne paroît pas que les mécontents aient blâmé le jugement des Quarante.

Les Journalistes de parti n'avoient pas manqué, selon leur louable coutume, de critiquer le choix qu'on avoit proposé.

A les entendre, l'Abbé Suger, ayant gouverné du temps des Croisades & de Saint Bernard, c'étoit un prétexte offert par la *Philosophie* aux jeunes Auteurs, de déclamer contre ces croisades prêchées par l'Eglise, & de décrier le S. Abbé de Clervaux, en le mettant en parallele avec le Ministre Abbé de Saint-Denis. On fut trompé. M. Garat fit un très beau portrait de Saint Bernard. Plus adroit que n'avoit été ci-devant M. de la Harpe, qui n'avoit pu exalter Fénélon, sans humilier Bossuet, il sut louer deux hommes opposés, sans sacrifier l'un à l'autre.

Il parut plusieurs autres discours sur le même sujet, où l'on trouva pareillement du mérite. Mais un trait remarquable signala encore cette séance. Feu M. le Comte de Valbelle avoit laissé à l'Académie une somme de 24 mille livres, une fois payée, pour la placer le plus solidement possible, priant MM. les Quarante d'en décerner le revenu à tel homme de lettres, ayant fait ses preuves, ou donnant des espérances, qu'ils jugeroient à propos, avec pouvoir de changer tous les ans ce sujet.

L'Académie plaça la somme, qui produisit une rente de 1200 livres. Elle dé-

cida que l'Eloge du Testateur seroit prononcé, & son buste placé à l'Académie, avec cette inscription: *Joseph-Alphonse-Omer, Comte de Valbelle, Bienfaiteur des Lettres.* M. d'Alembert composa & lut cet Eloge honorable pour le Bienfaiteur, les Lettres & le Panegyriste.

Je ne vois pas, dans toutes ces opérations de l'Académie Françoise, ce qu'il y a de nuisible au genre humain, & ce qui doit exciter les criailleries de tant de gens de mauvaise humeur. Il est singulier de voir combien, depuis quelque temps, des impuissants, qui sentent que la porte de l'Académie est fermée pour eux, osent clabauder contr'elle. Un Corps qui, depuis près d'un siecle & demi, a eu pour Membres les hommes les plus distingués dans la Littérature, & les plus beaux génies de la Nation; qui possede encore une partie des premiers hommes du siecle; qui voit outre cela dans son sein, des Cardinaux, des Archevêques, des Ducs & Pairs, siéger comme Confreres, & non comme Protecteurs; un Corps où les Souverains étrangers, quand ils visitent la France, viennent se faire un plaisir de fraterniser, si l'on peut dire; un pareil Corps est insulté tous les

jours dans un tas de feuilles éphémeres ; sans que ces hargneux Ecrivains aient à craindre aucune vengeance. Vous diriez des *Black-guards* Anglois, déclamant impunément contre leur Ministere ; tant il est vrai que l'Empire Littéraire est chez nous une République !

CHAPITRE VIII.

Les Journaux & les Journalistes.

Des hauteurs de l'Académie, comme du sommet d'une tour pyramidale, d'où l'on découvre toute une ville, plongeons nos regards sur quelques Journalistes égarés, avec tant d'honnêtes gens, dans les boues de la Capitale. Il y a sûrement parmi ces Messieurs des Ecrivains très estimables ; mais les Journaux qui font le plus de bruit sont ceux qu'on appelle *Polémiques* ou *Batailleurs*. Leurs Auteurs sont des Corsaires armés en course, & qui exercent leur brigandage, en attendant qu'un Héros littéraire leur donne la chasse, & nétoye les mers.

Le Mercure fut ci-devant polémique ; M. de la Harpe l'avoit mis sur ce ton

Maintenant il est un peu le fruit des travaux réunis de plusieurs honnêtes gens, qui ne s'y intéressent pas beaucoup. Aussi languiroit-il un peu dans leurs mains, s'il n'étoit soutenu par la partie politique. C'est comme un pere âgé, assez mal nourri par ses enfants cottisés, pour soutenir sa vieillesse. Cependant, depuis quelque temps, la partie littéraire est remise pour le gros aux soins de M. l'Abbé Remy, & de M. de Charnois, dont cet emploi va faire connoître le nom. Ce dernier Périodiste décoche quelquefois à la sourdine des traits contre M. Linguet, qui les lui rend, & envoie les éclaboussures au sieur Panckoucke, Libraire du Mercure, qu'il appelle *Franci-Galanti-Panckouckisé.*

M. de Charnois a révélé un mot de feu Voltaire, qui semble affecter l'Ex-Avocat Annaliste. Selon ce coopérateur du Mercure, le Nestor littéraire a dit que M. Linguet étoit le premier Ecrivain des Charniers. C'est un propos de société sans conséquence, & qui peut-être même n'a pas été tenu. L'Auteur des Annales a eu la naïveté d'instruire le Public de ce petit trait; il s'est fait écrire une lettre à ce sujet, où l'on peint toute l'estime que le grand Homme avoit pour lui. Il paroît

enfin, par tout ce que dit M. Linguet à ce sujet, qu'il ne croit pas que Voltaire ait tenu ce propos ; mais en voyant l'humeur qu'il témoigne ensuite contre lui, on est tenté de dire :

Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.

Les Annales politiques de cet Auteur sont lues à Paris & en Province. Il se plaint même qu'on les contrefait de tous les côtés. L'exagération seroit un petit charlatanisme peu criminel. M. Linguet contrefait, n'en a pas plus de mérite ; mais cela peut lui donner plus de relief aux yeux de ceux qui prendront ses plaintes à la lettre.

On a vu cette année dans cet Ouvrage périodique, ce qu'on y a toujours vu, M. d'Alembert retourné de tous les sens, vexé impitoyablement, sans répondre un mot ; des déclamations contre la Philosophie, les Tribunaux, les Académies. Voilà les trois pestes du genre humain ; on ne s'en seroit jamais douté avant M. Linguet. Il n'arrive pas sur-tout un petit malheur en France ; un chat ne s'y jette pas du haut d'un toît, que ce désastre ne soit dû à la Philosophie.

Pour parler sérieusement, il seroit à souhaiter

souhaiter que cet Auteur voulût bien ne pas tourner au détriment du genre humain la facilité qu'il a d'écrire. Au reste, il se voit le chef de la Secte, il est le grand Lama du parti Anti-Philosophique. J'ignore s'il fait à ses subalternes, tels que M. F** & M. l'Abbé R** les mêmes présents dont celui du Thibet régale les siens (1).

De l'Alpha, descendons à l'Oméga. Cet Oméga est M. F** le fils, sous le nom duquel M. l'Abbé R**, & quelques autres griffonnent l'*Année littéraire*, Journal de parti que les Lecteurs traitent un peu cavaliérement, & contre lequel on forme des accusations graves. On va jusqu'à soutenir qu'il est consacré à blâmer tout ce qui est bon ; à louer tout ce qui est mauvais, à s'élever contre toute vérité utile & tout sentiment honnête que ses Auteurs peuvent appercevoir dans quelqu'Ouvrage, à exercer de si nobles fonctions, sous prétexte de défendre la Religion & le bon goût, & de soutenir le Trône & l'Autel.

(1) Selon les expressions de Voltaire, le grand Lama distribue sa chaise percée aux gens de sa Communion.

Ces Journalistes ont attaqué cette année, comme les précédentes, la plupart des Auteurs estimables qui ont écrit. A la suite de M. Linguet, ils ont mordu les jambes de M. d'Alembert; ils ont défendu Jean-Jacques Rousseau, pour avoir un prétexte de s'élever contre les deux Chefs de l'Encyclopédie; ils ont critiqué M. de Buffon. Enfin s'ils cherchent à se faire honneur par la dignité des personnes qu'ils attaquent, ils ne peuvent pas mieux choisir les objets de leurs satyres.

Nous parlons ici sur le témoignage public; car nous avouons en conscience que nous lisons peu ce Journal, à moins qu'il n'y soit question de nous (1). Et comme nous serions fâchés qu'on pût nous accuser d'injustice, même à l'égard de ceux qui cherchent de tout leur cœur à nous offenser, si ce que nous avançons n'est pas vrai, nous invitons les honnêtes gens à le réfuter. S'il se trouve seulement un homme connu pour avoir de la droiture & des lumieres, & n'être d'aucun parti, qui ait le courage de le nier, nous nous rétractons sur le champ; & nous recon-

(1) *Voyez* à la fin de cet Ouvrage, une lettre de M. Gourdin à M. le Suire, avec la réponse.

voûtrons toujours d'ailleurs tout ce qui pourra se trouver de bon dans ces feuilles, quand on voudra bien nous l'indiquer.

Pour nous délasser des matieres sérieuses, & donner une idée de ces sortes de Journaux, exposons l'origine de celui-ci. Un jeune homme un peu badin la décrivit ainsi l'autre jour dans un cercle :

Ab uno
Disce omnes. (1)

» Ce Journal, dit-il, fut autrefois commencé, sous un autre titre, par l'Abbé Desfontaines. Il avoit des talents & des lumieres qu'on ne reconnoît pas à ceux qui lui ont succédé. Cependant M. d'Argenson fut indigné de la maniere scandaleuse dont l'Ouvrage étoit composé; il fit venir le Périodiste, & lui demanda sévérement la raison de sa licence. Celui-ci répondit pour sa justification, « Monseigneur, il faut que je vive ». Le Magistrat peu flatteur, lui répliqua : « Je n'en vois pas la nécessité ». Souhaitons,

(1) On ne parle ici que des Journaux polémiques ou de parti; car nous rendons justice au mérite des autres.

pour ses successeurs qui travaillent, dit-on, non pas avec, mais dans le même esprit, qu'ils ne rencontrent pas des Magistrats aussi cruds dans leurs propos. L'Abbé Desfontaines laissa son exemple & son Journal à son Disciple bien-aimé, que Voltaire nommoit familiérement Jean Fréron, & qui a toujours eu la modestie d'être au-dessous de son maître. Ses Partisans eux-mêmes le regardoient comme un aimable ignorant; cependant on lui trouvoit de l'esprit & de la plaisanterie. De grands Hommes ont daigné plus d'une fois, par passe-temps, luter un peu contre lui, comme on dit que les Seigneurs Anglois se battent quelquefois à coups de poing contre des gens du peuple. Il soutint avec courage, comme un petit Socrate, la mortification de se voir traduit aux yeux de la Nation sur trois Théâtres à la fois; il eut l'honneur d'être l'objet de plusieurs bonnes plaisanteries, & mit aussi quelquefois les Rieurs de son côté.

Cet homme, qui s'est efforcé toute sa vie de faire rire ses Lecteurs, est mort de chagrin, selon ce qu'on nous a insinué dans l'*Année littéraire*. Son fils, second du nom, lui a succédé; mais il étoit mi-

neur à la mort de son pere, & ne pouvoit remplir son auguste fonction. La régence appartenoit à M. l'Abbé R** son oncle; mais on ne lui trouva pas sans doute assez d'acquis ni de talent pour un poste si éminent; on le confia à M. l'Abbé G**, qui s'est hâté d'abdiquer. On a été réduit alors à laisser tomber la composition des sublimes feuilles entre les mains de M. l'Abbé Royou, qui s'en acquitte comme on sait.

Ainsi l'on voit des Abbés de College, & un jeune homme qui en sort, prétendre amuser la Cour & tout le beau monde de France, en soutenant la Religion par des quolibets à leur maniere; car c'est le ton du sarcasme & de l'ironie qu'ils prennent ordinairement, pour s'élever avec un saint zele contre ceux qu'ils accusent d'incrédulité. Ils se regardent sans doute comme de petits Pascals, & leurs lettres sont des lettres provinciales; ils ont trouvé, pour les faire valoir, l'art unique de faire des plaisanteries sans sel, ce qui est un objet d'économie.

S'ils ne prodiguent pas le sel, on n'en dépense pas beaucoup contr'eux. Ils ont beau pincer & mordre de tous les côtés, pour être honorés, comme leur devan-

cier, de quelqu'Epigramme, on ne daigne pas en composer contr'eux. Je ne m'en rappelle guéres qu'une, intitulée, *le Secret des Endormeurs*, qui finit ainsi :

L'art de composer leur poison
N'est pas difficile à comprendre ;
Car leur poudre n'est que la cendre
Des feuilles de Jeannot F**.

Il faut laisser ces honnêtes gens crier, & n'y pas faire attention. Le moyen de les tenir à une juste distance de soi, est de ne leur pas répondre.

Avouons pourtant que ces sortes de Journaux contribuent beaucoup à la décadence du goût. La jeunesse s'en tient souvent à cette lecture, pour avoir une idée de ce qui paroît ; & quelle idée en peut-on concevoir sur la parole de gens de parti, qui font souvent violence à leur sincérité, au point de falsifier les Ouvrages qu'ils veulent décrier ; sans réfléchir que si l'on peut douter de leur bonne foi sur des matieres litteraires, on en doutera pareillement sur des objets plus sacrés, & qu'ainsi voilà leur foi compromise ? Où est d'ailleurs la charité de déchirer impitoyablement, & injustement, des gens dont souvent on n'a pas à se

plaindre? Sans la foi & la charité, où est le Christianisme? O défenseurs de la Religion, laissez-nous croire que vous en avez!

Je vois d'un côté ces Journalistes du parti Anti Philosophique, prodigant la satyre contre tous les gens de mérite, & contre l'Académie Françoise; je vois de l'autre, cette Académie, où l'on ne prononce que des Eloges, où l'on ne chante que des louanges, tandis que les ennemis de ce Corps illustre, voyant de loin la gloire de ses Membres, se déchaînent contr'eux, & sentent qu'ils ne pourront jamais sortir de leur médiocrité, pour entrer dans une si haute sphere. Si l'on vouloit travestir le Poëme de Milton, pourroit on choisir un sujet plus heureux pour parodier d'un côté, les Bienheureux dans la Gloire, chantant les louanges du Seigneur, de l'autre, les Anges déchus, vomissant peste & rage sous nos pieds dans leur prison souterraine.

Finissons cet article déjà trop long, par une Anecdote sur *l'Année littéraire.*

J'étois l'autre jour dans une maison, où, pour jouer un tour à la compagnie, certain plaisant se mit à lire une de ces feuilles. Il s'y trouvoit des invectives,

des propos indécents, qu'on pouvoit en vérité prendre pour des injures, & que les Ecrivains n'avoient pas daigné même assaisonner d'un peu d'esprit ; des pillules enfin qu'ils n'avoient pas su dorer, pour me servir d'une expression vulgaire. Quelqu'un interrompit le Lecteur, & dit : « Y a-t-il un seul d'entre nous qui se permît de dire dans la simple conversation ce que ces Messieurs osent écrire » ? Tous convinrent qu'ils en rougiroient. « Que penseriez-vous, reprit une Demoiselle en riant, de quelqu'un qui seroit si enthousiasmé d'avoir imaginé ces niaiseries, qu'il les feroit imprimer » ? On ne put trouver de termes pour exprimer la stupidité d'un pareil personnage. « Que diriez-vous enfin, reprit la malicieuse Demoiselle, de quelqu'un qui auroit l'humilité de dépenser un Louis par an, pour se procurer de pareilles ignominies » ? Celui qui lisoit avoit cette secrette foiblesse ; il rougit & fut tout décontenancé. Il jetta la feuille au feu, & l'on parla d'autre chose.

Les Lecteurs me pardonneront de les occuper si long-temps d'un sujet de parade, quands ils sauront que j'écris cela dans un temps de Carnaval.

CHAPITRE IX.

Nouveaux Ouvrages.

Après le Carnaval, on entre dans un temps plus sérieux qui exige des travaux plus graves. Revenons au compte rendu des Ouvrages nouveaux.

On a fait un livre intitulé: *De la Religion par un homme du monde*, où l'on examine les différents systêmes des Sages de notre siecle, & où l'on démontre la liaison des principes du Christianisme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des Etats.

Tandis que tant de mal-adroits, prétendus Défenseurs de la Religion, s'efforcent de nous faire accroire que tout ce qui a le sens commun dans le Royaume, la rejette ou la combat, voilà un honnête homme qui tâche de prouver qu'elle est au contraire établie par les systêmes de ces Sages du siecle, que les Anti Philosophes traitent d'impies. Cet homme du monde prêche la tolérance, & cherche à rapprocher les deux partis. On loue son zele & ses talents.

L'Ouvrage qui suit est d'un homme moins tolérant, disent, d'un de ces termes si communs de la Philosophie & du bon sens.

Les trois siécles de la Littérature françoise, ou Tableau de l'esprit de nos Ecrivains, depuis François I, jusqu'en 1779, par M. l'Abbé Sabatier de Castres. Feu Voltaire daignoit plaisanter sur le nom de cet *Abécédaire*, ou faiseur d'Ouvrages par ordre alphabétique. Il l'appelloit *Sabotier*, *Savatier*, *Savetier*. Il vaudroit mieux être Savetier, que méchant Auteur. Celui-ci est, dit-on, de la noble classe de ces Ecrivains du second étage, qui se consacrent à décrier tout ce que le siecle offre de plus illustre. On trouve, dans sa compilation, quelques articles bien faits; mais qu'on ne manque pas de lui disputer, parcequ'ils semblent trop disparates avec le reste. Ces articles, joints à la malignité & à la hardiesse des attaques, font, à ce qu'on assure, le succès de son Ouvrage.

On sent bien que Voltaire y est déchiré. L'Auteur le hache pour ainsi dire, en morceaux, pour le faire paroître plus petit; il raconte à son sujet un drôle de conte. Plusieurs Savants de différents

gentres, chez M. Duclos, exaltoient à l'envi l'universel Voltaire; mais chacun d'eux en particulier le reconnoissoit foible dans sa propre partie, en le déclarant supérieur dans toutes les autres.... Un homme que chacun reconnoît pour le premier après soi, est bien avoué le plus grand homme par toute la compagnie.

Nous sommes encore ici simples rapporteurs, & très disposés à nous rétracter sur ce qui pourroit paroître défavorable dans cette exposition, si quelqu'honnête homme formoit des doutes sur cet article; d'autant plus volontiers, que nous n'avons aucun sujet de plainte particulier à former contre M. l'Abbé Sabatier. Il paroît du moins qu'on lui reconnoît quelque talent pour la plaisanterie; talent rare dans ce parti.

Un homme d'un parti plus honnête; qui n'en veut qu'au vice, qui s'est exercé à lui déclarer la guerre, en traduisant Juvenal, M. Dusaulx a composé un traité *de la Passion du jeu*, depuis les temps anciens, jusqu'à nos jours. Ce Livre inspire une juste horreur pour cette cruelle passion; il en cite des exemples effrayants, & propose des vues saines pour en arrêter les progrès. Il a la sagesse de condamner

les loteries, qui en sont une branche; il est utile & honnête. M. Linguet l'a critiqué, cela est conséquent.

Un M. Sabathier, qui n'est pas celui de Castres, a donné les tomes 14 & 15 de son *Dictionnaire* pour l'intelligence des Auteurs classiques Grecs & Latins, sacrés & profanes. Entreprise immense, exécutée avec succès par un seul homme. L'Ouvrage est aux deux tiers.

On a publié le septieme volume des *Principes de morale, de politique, & de droit public*, puisés dans l'Histoire de notre Monarchie, ou Discours sur l'Histoire de France, par M. Moreau.

Le plan de ce grand Ouvrage avoit été imaginé par feu Monseigneur le Dauphin, pere du Roi. Il annonce les lumieres & la bienfaisance de ce grand Prince. On en loue aussi beaucoup l'exécution. Il a pour but l'instruction des personnes Royales. Voici comment on établit en trois mots les principes du Gouvernement de Charlemagne: « Union de toutes les parties de l'État, Liberté dans toutes, & Autorité sur toutes ». (Cette liberté, jointe avec cette autorité, doit être un chef-d'œuvre).

L'Auguste auteur du plan influera sur

le bonheur de la France. Des ames honnêtes ont signalé leur amour pour la vertu jointe à la plus solide piété, au faîte des grandeurs, en proposant un prix, dont le sujet est l'Eloge du Dauphin, qui avoit été déjà si bien fait par M. Thomas. Au lieu de remettre ce jugement à l'Académie Françoise, les Proposants, très légitimement maîtres de leur choix, ont nommé pour juges des Particuliers. Mais parmi ces Elus, il se trouve un M. l'Abbé Royou. J'ai vu des gens craindre que ce ne fût le coopérateur de M. Fréron, & ne pas sentir que la gloire de chanter un si grand Prince, devoit effacer la petite mortification d'avoir un tel juge. Ce nom cependant n'a pas effrayé tout le monde, puisqu'on a vu paroître plusieurs Eloges pour ce concours ; mais le Comité n'a pas cru devoir adjuger le prix.

On digere toujours les Ouvrages des autres. L'Encyclopédie est une compilation ; on a fait une *Table analytique & raisonnée* des matieres contenues dans ses vingt-trois volumes *in-folio* & son supplément. M. d'Alembert s'est rendu célebre par la Préface de ce grand Ouvrage. M. Mouchon se fait un nom par la table qu'il en donne. Ce travail lui a coûté huit

années, ce qui n'est pas trop; c'est une clef, ou, si l'on veut, un fil qui conduit dans ce vaste labyrinthe, & souvent dispense du voyage. Quelqu'un a voulu mettre l'Encyclopédie en traités; avec cette table, chaque Lecteur peut faire de lui-même ce travail.

On compose un *Répertoire universel & raisonné* (ce qu'il faut bien spécifier dans les Ouvrages françois) *de Jurisprudence civile, criminelle, canonique, une Bibliotheque, en un mot, de Jurisprudence*, en forme de Dictionnaire.

On propose une *Description générale & particulière de la France*, contenant l'Histoire naturelle, civile, politique, ecclésiastique & littéraire de la France ancienne & moderne; &c. Ce Livre sera accompagné d'estampes & de cartes, comme le *Voyage d'Italie*.

Il ne faut plus se donner la peine de voyager soi-même. On peut faire venir les pays chez soi, puisqu'on a des gens qui les mettent sous nos yeux dans des optiques & sur des estampes. On a aussi des Distillateurs qui nous donnent dans des Dictionnaires, tous les Auteurs passés à l'alembic; on apprend ainsi tout sans peine; on sait d'ailleurs, par le moyen

des papiers publics, tout ce qui arrive. Ainsi l'on est dispensé des études, des voyages, des correspondances; il n'y a point de jeune homme qui ne se fasse juge des Auteurs, comme les Politiques de l'arbre de Cracovie le sont des Guerriers & des Ministres; point de jeune homme qui ne se croie au-dessus de ceux qu'il juge, & qui travaillent pour lui plaire; point de jeune homme qui, avec les estampes & les descriptions qu'il a parcourues, ne se croie beaucoup plus instruit sur les pays qu'il a observés dans des livres, que ceux qui ont vu les pays mêmes.

Ceci n'empêche pas que nous ne rendions justice au mérite & à l'utilité de toutes ces compilations.

On a traduit de l'Anglois une *Dissertation* sur les mœurs, les usages, le langage, la Religion & la Philosophie des Indous. On y voit que Brama n'est point un Philosophe; mais que ce mot veut dire *Sagesse*, principal attribut de l'Être suprême.

O Sagesse! ta parole
Fit éclorre l'Univers.

M. Dutens nous a appris par des lettres qu'il possede en manuscrit, la *Réfuta-*

tion du Livre de l'esprit d'Helvétius, par J. J. Rousseau. Selon l'Auteur réfuté, tout se réduit à sentir ; selon Rousseau, appercevoir les objets, c'est sentir, appercevoir les rapports, c'est juger. Voilà son grand argument. Cela retombe furieusement, ce me semble, dans cette thèse de logique de College : *An judicium sit actus voluntatis, aut intellectûs* ; « si le jugement est un acte de la volonté ou de l'intellect ». Bien des gens seront assez malheureux peut-être pour ne voir là-dedans que des mots.

Un sourd & muet, formé par lui-même, a fait un Ouvrage sur un sujet qu'il devoit bien entendre. Son Livre a pour titre, *Observations d'un sourd & muet, sur un cours élémentaire d'éducation des sourds & muets.*

Enfin M. de Beaumarchais, cité dans le Manifeste du Roi d'Angleterre, lui a répondu par un manifeste, ou plutôt une boutade, où il a eu la modestie de ne pas mettre de dignité ; mais où l'on trouve de la véhémence, de la jactance, du feu, avec des phrases désespérantes pour les astmatiques. Cette piece est intitulée : *Observations sur le Mémoire justificatif de la Cour de Londres*, par Pierre-Augustin-Caron de Beaumarchais, Armateur & Citoyen François, dédiées à la Patrie.

N'oublions pas une édition de M. Colardeau, l'un de nos meilleurs Versificateurs, & une faite peu auparavant, de M. du Béloi, notre cinquieme Tragique, créateur du genre national.

Nous parlerons autre part des *grands Hommes de la Marine françoise*, par M. Turpin.

CHAPITRE X.

Académies, prix proposés.

ENFONÇONS-NOUS encore plus dans le sérieux. Visitons un peu les Académies; elles s'occupent du progrès des lumieres, & proposent, pour sujet de leurs prix, des questions intéressantes qu'il est bon d'indiquer.

L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres s'applique principalement à l'Histoire, & à tout ce que l'érudition procure d'éclaircissements relatifs à cette partie; elle explique les anciennes inscriptions, & compose les nouvelles.

Le sujet de son prix annoncé pour la seconde fois pour 1781, est de « rechercher ce que les monuments historiques apprennent des changements arrivés sur la surface du globe par le déplacement des

eaux de la mer ». Ce sujet est grand & d'une utilité plus frappante que beaucoup d'autres, & sur-tout qu'un autre, pour l'éclaircissement duquel elle destine un autre prix double. Il s'agit de chercher les attributs de Pluton & des Divinités infernales, qui ne nous intéressent pas beaucoup plus, je crois, que nos diables les moins intéressants. . . . .

L'Académie des Sciences, respectée de l'Europe, propose aussi des prix.

Le sujet de son prix de 4000 livres, pour l'année 1781, est « la théorie des machines simples, en ayant égard aux frottements de leurs parties, & à la roideur des cordages. L'Académie exige de plus,

1°. Que les loix du mouvement, & l'examen de l'effet résultant de la roideur des cordages soient déterminés d'après des expériences nouvelles, & faites en grand.

2°. Que les expériences soient applicables aux machines usitées dans la Marine, telles que la poulie, le cabestan, & le plan incliné ».

Un autre sujet de prix de 1500 livres de la même pour 1782, est cette question : « Y a-t-il des vaisseaux lymphatiques de plusieurs especes, comme on l'avoit d'abord annoncé. Quelle en est

l'origine & la terminaison ? Toutes les parties du corps en sont-elles pourvues ? Comment ces vaisseaux se comportent-ils dans les glandes conglobées ? Enfin quelle est la route que suivent ceux de leur troncs qui peuvent être rendus sensibles » ?

Un autre prix extraordinaire de la même, avec le titre de son Ingénieur, sera pour le National & Régnicole qui présentera le meilleur quart de cercle de trois pieds de rayon, garni de toutes les pièces qui peuvent le rendre d'un usage sûr & commode, & accompagné d'un mémoire contenant le détail des moyens qui auront été employés pour le construire.

Si l'on veut se mettre plus au fait des opérations de cette Académie, il faut lire ses Mémoires.

Lasse de ceux qui lui étoient présentés sur la prétendue découverte de la quadrature du cercle, elle a déclaré qu'elle n'en recevroit plus sur cette matiere. M. de Vausenville, Correspondant de l'Académie des Sciences, a compté faire cette grande découverte. L'Académie n'a point admis son Mémoire; il s'est fâché, on l'a rayé du tableau des Correspondants. Il a donné son Livre au Public, & M. Lim-

guet a annoncé cela avec toute la bonne volonté qu'il témoigne toujours pour M. d'Alembert & les Académies.

La Société royale de Médecine a proposé pour sujet de son prix, de déterminer quels sont les rapports des maladies épidémiques, avec celles qui surviennent en même temps & dans le même lieu, & qu'on appelle intercurrentes; quelles sont leurs complications; & jusqu'à quel point ces complications doivent influer sur le traitement.

Le sujet de l'Académie de Chirurgie est d'exposer les effets du mouvement & du repos, & les indications suivant lesquelles on doit en prescrire l'usage dans la cure des maladies chirurgicales.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, procede avec méthode dans ses questions. Elle avoit proposé, il y a deux ans, « Si l'électricité de l'atmosphere avoit quelqu'influence sur le corps humain, & quels sont les effets de cette influence ». Elle a proposé cette année (1779) « Quelles sont les maladies qui procedent de la plus ou moins grande quantité de fluide électrique du corps humain; quels sont les moyens d'y remédier ».

La Société Royale d'Agriculture de la même Ville propose cette question : « Chaque Paroisse ne pourroit-elle pas, pour prévenir la mendicité, occuper ses pauvres ? Quel en seroit le moyen ? Quel seroit celui de donner aux mendiants valides ou invalides de l'un & l'autre sexe, renfermés dans les dépôts, des occupations qui pussent les rendres utiles à la Société, lorsqu'ils y rentrent ».

L'avantage des Etats provinciaux, dont le Roi fait l'essai, frappe justement les Académies de Province.

Celle de Rouen a pour programme de l'année 1781, » Quels avantages résulteroient pour la Province de Normandie de l'établissement d'une Administration provinciale, telle que celles formées dans les Provinces du Berry, du Dauphiné, &c. ».

Celle de Toulouse propose le même objet pour 1782, » Les avantages en général de l'établissement des Etats provinciaux, & en particulier ceux dont le Languedoc est redevable aux Etats de cette Province ».

Nous voudrions avoir le loisir de détailler ici les travaux de la Société libre d'Emulation, qui a pour but, entr'autres

objets, la perfection des métiers, portés en effet à présent à un très haut degré. Les Membres de cette Société, & ceux qui s'occupent d'objets analogues, sont nommés *Économistes*; c'est une branche particulière de ce qu'on appelle les *Philosophes*. M. Turgot, qui a fait ses preuves de probité & de patriotisme, étoit un peu accusé, dit-on, de tenir à cette malheureuse Secte. Celui qui administre à présent les finances avec tant de gloire, est encore soupçonné du même délit. Il a même écrit & gagné un prix d'Académie avant d'être dans le Ministere.

Voilà les objets dont s'occupent les Académies & Sociétés littéraires. Cela est bien effrayant; & il y a bien là de quoi les faire regarder comme les pestes du genre humain.

CHAPITRE XI.

Des Sciences.

Nous sommes toujours dans le sérieux. Mais on voit les titres de ces Chapitres, & ceux qu'ils pourroient ennuyer ont le droit de les sauter à pieds joints.

Au reste, nous ne jetterons sur les Sciences qu'un coup-d'œil très rapide. Après nous être étendus sur le sujet burlesque de *l'Année littéraire*, à peine dirons-nous deux mots sur toutes les sciences, en faisant au Public nos très humbles excuses. Voilà comme il faut écrire pour le joli Peuple amoureux de Jeannot & des Pantins.

L'Astronomie nous offre une comete, découverte par M. Messier. Celle-ci n'a point fait sensation. Ce n'est plus le regne de ces astres étrangers; autrefois on a fait tout à la comete. Chaque chose a son temps.

M. Bailly, qui se rend célebre par une érudition élégante & fleurie, a donné une *Histoire de l'Astronomie moderne*, pour servir de pendant à celle de l'Astronomie ancienne qu'il avoit publiée ci-devant. Il a aussi composé des *Lettres sur l'Isle Atlantide*. Tous ces Ouvrages très savants font beaucoup d'honneur à l'Auteur. Il est à craindre cependant qu'il ne se livre trop à ses conjectures; c'est vouloir absolument forcer l'Histoire que de placer dans le Nord l'isle Atlantide, si clairement mise par Platon dans la mer Atlantique, & de prétendre aussi reléguer

dans le Nord les jardins des Hespérides, dont le nom annonce si bien qu'ils étoient dans l'Occident.

On parle aussi de M. Court de Gébelin, Auteur du *Monde primitif*, Savant à conjectures qui prend beaucoup.

On a vu une petite guerre dans l'Empire des Sciences. Elle avoit commencé dès l'année précédente. Il y a en France une Faculté de Médecine qui est antique, & une Société Royale qui est moderne. On sent qu'il a dû naître entre ces deux Corps une certaine rivalité. La Faculté, piquée de ce qu'on accordoit à la Société Royale un département qu'elle croyoit n'être dû qu'à elle (1), a suspendu ses fonctions, comme les Tribunaux mécontents. On a répandu quelques écrits plaisants & clandestins contre la Société Royale, & ces petites satyres ont fait remarquer cette querelle du Public, qui d'ailleurs n'est pas si froid qu'on le croiroit pour les Médecins. Ces Messieurs ne sont pas tels à présent que les peignoit

(1) La Société Royale est chargée de l'examen des remedes pour lesquels on sollicite des Brevets. Elle rend publics tous les jugements qu'elle porte à ce sujet.

jadis

jadis Moliere. Les femmes, faites pour donner leur confiance aux hommes, mettent les Esculapes à la mode. Il y a des Médecins élégants qui sont les rivaux des petits Abbés & des Colonels pour amuser les Dames. Feu M. Poinsinet les a peints, dit-on, d'après nature, dans sa jolie Comédie du *Cercle*. Surpris de lui voir bien représenter des scenes de notre grand monde, on a dit qu'il avoit écouté aux portes. C'est en effet le meilleur moyen pour en rire à son aise, que de le regarder dehors par un trou, comme la lanterne magique.

Il y a toujours quelque maladie à la mode qui fixe l'attention des Médecins. Celle qui a eu cours cette année est l'asphixie, maladie qui naît des vapeurs méphitiques des cloaques & fosses d'aisance. M. Cadet a écrit utilement sur ce sujet, qui n'intéressera peut-être pas beaucoup les Dames.

On s'est aussi occupé de l'hydrophobie ou la rage; & M. le Noir, Lieutenant de Police, a proposé, je crois, un prix pour chercher les moyens de la guérir.

Les maladies de nerfs sont toujours du bon ton, sur-tout parmi les Dames.

L'inoculation n'est presque plus à la

mode; la fureur du moins en est passée. Elle est cependant soutenue par d'illustres exemples; & l'on a encore inoculé, cette année, avec succès, Madame Elisabeth, sœur de Sa Majesté.

Tandis que la Cour en fait usage, la Chambre du Conseil & de la Ville de Dijon la défend, sous peine de 300 livres d'amende. Il est vrai que ce Tribunal en même-temps, prend des précautions pour qu'elle ne se communique pas. C'est une espece de peste qu'il faut arrêter en coupant la communication.

Des Prélats ont eu la générosité de se procurer un Livre très utile, pour le répandre dans les campagnes. Ils en ont recommandé la lecture aux Curés de leurs Diocèses, c'est *la Médecine domestique*, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé, de guérir & de prévenir les maladies par le régime des remedes simples; Ouvrage utile aux personnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde, traduit de l'Anglois, de Guillaume Bucher, bien augmenté par le Traducteur.



Géographie.

CETTE partie eſt perfectionnée de la maniere la plus utile, par les voyages.

MM. de Verdun de la Crenne, de Borda, & Pingré ont fait, par ordre du Roi, un voyage maritime en diverſes parties du monde, pour déterminer les longitudes en mer, vérifier les inſtruments faits pour les découvrir, & mettre à portée de reconnoître parfaitement le lieu où l'on eſt. Ils ont rendu compte de leurs opérations, en deux volumes *in*-4°.

On peut ajouter ici un Livre intitulé : *Géographie comparée*, ou Analyſe de la Géographie ancienne & moderne de tous les pays & de tous les âges, accompagnée de tableaux analytiques & d'un grand nombre de cartes, les unes comparatives de l'état ancien & de l'état actuel des Peuples; les autres plus détaillées, & repréſentant ces pays dans leur état ancien ou dans leur état moderne, par M. Mentelle.... Le titre indique ce que c'eſt que cette compilation raiſonnée.

Phyſique.

LA PHYSIQUE offre des découvertes de M. Marat, Docteur en Médecine, ſur le

feu, l'électricité & la lumiere, constatées par une suite d'expériences, qui ont été vérifiées par MM. les Commissaires de l'Académie des Sciences. Ce Physicien en a rendu compte dans une brochure, qui annonce pour la suite un Ouvrage plus étendu. Il s'est servi, pour observer, du microscope solaire, qui est le même, je crois, que la chambre obscure, & qui est devenu l'instrument de Physique le plus précieux; il est parvenu à rendre visibles le fluide ignée, le fluide électrique, l'air même, & les émanations des corps. Selon lui, le principe de la chaleur ne se trouve pas dans les rayons solaires, n'en est pas une émanation. S'ils produisent la chaleur, ce n'est qu'autant qu'ils excitent dans les corps le mouvement du fluide ignée qui s'y trouve contenu.

Cependant quand on rassemble dans un verre ou dans un miroir les rayons du soleil, on brûle. Il est vrai que quand il fait chaud dans les vallées, avec autant de lumiere, il fait froid sur les hautes montagnes. Ce ne sont donc pas les rayons solaires qui donnent la chaleur. Il ne seroit peut-être pas mal de rassembler, avec un miroir concave, les rayons du soleil dans une vallée, & ensuite, avec le

même miroir, au ſommet d'une montagne, on verroit ſi la chaleur ſeroit différente ou égale dans les deux cas ; ce ſeroit une expérience à joindre à celles de M. Marat. M. Mauduyt ſon Confrere, a donné un Ouvrage pour enſeigner à traiter la paralyſie par l'électricité.

On a vu paroître un Mémoire de M. Meſmer, ſur la découverte du *Magnétiſme animal*, fluide plus pénétrant que celui de l'électricité, de la lumiere, &c. par qui les corps animés ſont ſuſceptibles de la communication d'un principe analogue, agiſſant l'un ſur l'autre, comme l'aimant ſur le fer. M. Meſmer, par ce fluide, fait de grandes cures. Il pourroit bien avoir raiſon ; car il n'excite point d'enthouſiaſme, & il a toutes les peines du monde à faire adopter ſon ſyſtême.

Voilà des matieres bien ſubtiles qu'on découvre & qui exiſtent. Je ne ſais pas ſi M. Marat voit auſſi cette derniere avec ſon microſcope ſolaire.

C'en eſt aſſez ſur les Sciences ; je crois entendre crier les Lecteurs : ſortons de ce Tartare ; mais n'entrons pas encore dans les Champs Elyſées.



CHAPITRE XII.

Evénements. Morts.

Il n'y a plus eu gueres dans l'Empire Littéraire qu'une petite dispute, au sujet d'un essai, ou *Entretiens sur l'état actuel de l'Opéra de Paris*, qui a indisposé plusieurs personnes de ce Corps auguste, sur-tout des Gluckistes. On a pris leur défense dans le Journal de Paris Leur Défenseur a examiné en Calculateur le mérite de la Brochure, évaluant par ooo toutes les bonnes qualités qui pouvoient s'y trouver; il en est résulté pour somme totale oooooo. Rien de si aisé à rétorquer que cet argument. L'Anti-Gluckiste s'est défendu, comme il a pu. Son Antagoniste tout zéro ne seroit-il point un petit-fils de Barrême?

Je vois peu d'autres découvertes cette année. Nous pouvons placer ici un Ventilateur à plusieurs usages, inventé par M. de Reynal, pour renouveller & purifier l'air, non-seulement dans les lieux enfermés; mais même dans des Bourgs

& des Villes en temps de peſte, &c.

M. L'Abbé de l'Epée a continué d'inſtruire les ſourds & muets. Il lui eſt ſurvenu, dans cette intéreſſante partie, un concurrent dont le nom me reviendra.

M. Coulon de Thevenot a enſeigné l'art d'écrire auſſi vîte que la parole.

Il faut finir par des morts, c'eſt là le terme où tout vient aboutir.

On a perdu M. Jean de Romilly, qui vient de mourir à Genêve. Il avoit travaillé à l'Encyclopédie. On lit avec plaiſir, dans les œuvres de M. Paliſſot, l'article J. Jacques, qui eſt de ce Savant.

On a appris auſſi la mort de M. le Comte d'Arcy, Chevalier de l'Ordre de Saint Louis, Diſciple de feu M. Clairaut, qui a fait beaucoup d'expériences ſur l'Artillerie.

Les Arts ont perdu M. Chardin, Peintre octogénaire qui joignoit des vertus à des talents, & qui a travaillé juſqu'à l'extrémité. Il a bien imité la Nature.

M. l'Abbé de la Porte l'a ſuivi de près. C'étoit un fécond Rédacteur de volumes, un brave Ouvrier littéraire. La liſte de ſes compilations fait un petit Catalogue, où l'on diſtingue le *Voyageur François*. Il a eu l'honneur, dit-on, de travailler

long-temps ſous les ordres ou les auſpices de J. Fréron, premier du nom.

Les ames honnêtes regretteront ſurtout M. Barbeu du Bourg, Médecin, Traducteur jadis, & ami de Mylord Bolingbroke, Traducteur auſſi plus récemment, & ami de M. Franklin, Auteur du Code de la raiſon humaine, du petit Calendrier de Philadelphie; homme doux, honnête, trop tôt enlevé, quoique dans un âge aſſez avancé.

Enfin M. de Foncemagne, qui avoit jadis combattu poliment contre Voltaire pour le teſtament du Cardinal de Richelieu, qui a vécu un peu plus que ce Neſtor littéraire, tranquille auprès de la célébrité, qui, ſans beaucoup travailler, a joui des honneurs & des avantages littéraires, eſt mort vers la fin de l'année. Le Public a nommé tout de ſuite pour le remplacer M. Dorat, ou M. le Mierre. L'Académie, de ſon côté, a nommé M. de Chabanon, qu'on dit neveu ou ami du mort. Le Public n'avoit pas prévenu ce choix; mais il l'a approuvé.

On a dit que M. de Voltaire avoit emporté toute la gloire de la Littérature, & M. de Foncemagne toute la conſidération. Les gens de Lettres ne jouiroient-ils

plus d'aucune considération ? Cela est trop fort : mais les partis, les cabales, les Journaux pleins d'injures & de mauvaise foi, toutes ces miseres substituées aux talents & au génie, en enlevent beaucoup.

Voilà le sérieux passé; nos travaux finis, allons nous délasser aux Spectacles.

CHAPITRE XIII.

Spectacles.

Ici la machine est plus compliquée; il se trouve des femmes, des Grands, & toutes sortes de personnes mêlées avec les Auteurs. Il y a donc plus d'intrigues, plus de cabales. Mais la gazette des Coulisses n'est pas toujours de la dignité de l'Histoire. Je ne suis pas initié dans tous ces mysteres; je n'y donnerai donc qu'un très léger coup-d'œil, & je ne sortirai gueres du cercle des objets littéraires.

Opéra.

L'Opéra, qui avoit toujours été en possession d'ennuyer noblement, prospere, depuis quelques années, par les

soins de M. de Vismes son Directeur, ou Administrateur, qui a su y mettre de la variété. D'ailleurs, plus nous négligeons les plaisirs de l'ame, plus nous devons rechercher ceux de l'oreille & des sens. Ce Spectacle a eu ses troubles & sa petite guerre, dont nous ne dirons qu'un mot, parceque cela ne tient à la Littérature que par un fil. Les Acteurs & Actrices de ce Théâtre ont une vertu trop républicaine pour ne pas abhorrer le despotisme. Indignés de celui qu'ils croyoient appercevoir dans l'Administrateur, plusieurs de l'un & l'autre sexe ont aussi suspendu leurs fonctions, & se sont retirés dans leur apanage ou leur boudoir. L'administration a été ôtée à M. de Vismes. On l'a chargé de gérer, au nom de la Ville, avec un sort honnête. Peu-à-peu les mécontents sont rentrés. La guerre civile a cessé, & il n'est resté de ces troubles, que quelques Brochures qui ont fait rire, & n'ont pas tardé elles-mêmes à disparoître.

On a donné d'abord à ce Spectacle, *Hellé*, Opéra tout neuf, qui n'a pu se soutenir long-temps sur l'horizon. On l'a remplacé par *Thésee*, de Quinault, musique de Lully, avec des airs & des ballets nouveaux. Cette musique auguste du siécle

de Louis XIV, n'a pas été accueillie avec transport. Le Public a eu le front de goûter ce qui étoit nouveau dans cet Opéra, beaucoup plus que l'ancienne Psalmodie.

On a remis au Théâtre le *Devin de Village*, avec de nouveaux airs, récemment composés par J. J. Rousseau. Les Amateurs étoient faits aux anciens, & cette derniere production du Philosophe-Musicien n'a pas été accueillie.

M. Gluck a dédommagé le Public par *Iphigénie en Tauride*, Piece qui a eu du succès, sans réchauffer beaucoup une guerre musicale dont on est las. L'Amphion Germanique semble vouloir ressusciter la Tragédie Grecque, s'imaginant sans doute que ce Spectacle étoit une espece d'Opéra, & qu'il étoit en musique, parcequ'il s'y trouvoit de la mélopée. Mais la langue d'Euripide étant plus musicale que la nôtre, la mélopée devoit être pour les Grecs, ce qu'est pour nous la simple déclamation; les Orateurs mêmes se faisoient quelquefois accompagner d'instruments, & les Acteurs tragiques ne déclamoient jamais sans cet accompagnement. Leurs Pieces, que nos Gluckistes prennent pour des Opéra,

étoient donc ce qui correspond chez nous à des Tragédies. Il appartenoit à Corneille, à Racine, à Voltaire, de ressusciter la Tragédie Grecque, & non pas à un Musicien; elle étoit naturelle chez les Grecs, telle qu'ils l'exécutoient; mais chez nous une Tragédie en musique sera toujours un monstre.

M. Gluck a su réussir en nous donnant des monstres de cette espece; ce qui exige un vrai talent. Il a tracé une nouvelle carriere; il a créé ce que j'appellerois volontiers la Tragédie harmonique, puisqu'elle est composée de sons harmoniques. Quelques gens difficiles soutiendront que ce n'est pas tout-à fait de la musique, puisqu'il ne s'y trouve presque pas de mélodie. D'autres ont dit que c'étoit de la musique en prose. M. Gluck, dit-on, s'est vanté lui-même qu'il tâchoit d'oublier qu'il étoit Musicien, pour être Peintre. C'est comme si un Peintre oublioit qu'il est Peintre, pour être Musicien. Quoi qu'il en soit les Gluckistes appellent cela de la musique dramatique; &, comme les Inventeurs ont bien droit de donner le nom qu'ils veulent à leurs créations, on auroit tort de s'élever contre cette dénomination. Ce n'est point de

la musique lyrique ; c'est de la musique dramatique, & ce genre est dû à M. Gluck. Il a réussi par une voie à part, c'est le privilege du génie ; il faut savoir gré à tous ceux qui nous donnent des plaisirs d'une nouvelle espece. J'ignore si ce genre sera suivi, & si l'on ne fera pas mieux de faire des Opéra. L'Opéra n'est pas tout-à-fait un monstre, quoiqu'il soit en musique ; ce Théâtre offre un monde magique, composé d'Acteurs, dont la musique est l'ame. On y prodigue la pompe du Spectacle, & le prestige du *merveilleux*, qui se trouve là à sa place, comme dans le Poëme épique. On y marche en dansant, on y peut parler en chantant. Mais il ne faut pas alors s'enfoncer dans le grand Pathétique. Un Spectacle voluptueux exclut tout ce qui fait frémir. On ne doit pas prodiguer la mort, ni trop ensanglanter la Scene ; il faut s'en tenir aux ressources du genre, choisir le regne de l'enchantement de la Fable & de la Féerie, revêtir des graces de la mélodie une poésie lyrique, & laisser bonnement la Tragédie au Théâtre François. Voilà ce qu'a déjà dit, à-peu-près, M. Camille Trillo, Fausset de la Cathédrale d'Ausch, & je renvoie à sa lettre.

Il n'y a rien, dans ce que je dis là,

contre M. Gluck ; il a fait ce qu'il a dû, parcequ'il a fait ce qu'il a pu. S'il n'avoit jamais mis aucune mélodie dans ses Ouvrages, on pourroit exactement le comparer à un muet qui auroit du génie, & qui, ne pouvant exprimer ses pensées par des paroles, tâcheroit de les rendre au moins par des sons. M. Gluck est né peut-être avec un génie poétique, avec une disposition à faire des Tragédies ; mais ne sachant pas faire des vers, ni écrire, il tâche du moins de rendre par des sons ce qu'il a dans l'ame ; &, comme il sent, il fait sentir. C'est-là un trait caractéristique d'un esprit créateur.

Au mois de Juillet, on a remis au Théâtre lyrique, *la Reine de Golconde*, très agréable Opéra, mis en musique par M. Monsigny, tiré d'un conte fort joli de M. le Chevalier de Boufflers. Ce sujet est plus dans le genre de l'Opéra, que les Tragédies de M. Gluck ; on y chante davantage & plus gracieusement ; ce qui n'ôte pas le mérite du Compositeur Allemand dont la maniere est plus grande.

Au mois de Septembre, on a donné *Echo & Narcisse*, Piece harmonique de l'Orphée du Danube, qui prouve que ce génie mâle sait se prêter à toutes sortes

de sujets. Les Ballets fort agréables ont conspiré au succès de cet Opéra ; car c'en est presqu'un. On en a retenu peu d'airs, parcequ'il y en a peu ; mais on en a justement applaudi l'harmonie, qui, par des sons & des mouvements analogues aux situations, les fait sentir d'une maniere gracieuse.

On a remis au Théâtre, *Amadis de Gaule*, de Quinault, musique nouvelle de M. Bach, très habile Compositeur. On a rendu justice aux talents de cet Artiste ; mais cet Ouvrage a eu peu de succès.

M. Gardel a fait exécuter sur le même Theâtre, *Mirza & Lindor*, Ballet Américain, Pantomime de sa composition, qui a eu beaucoup de succès. Des Ballets n'étoient ci-devant que des cabrioles & autres mouvements réglés par la musique ; on y joint aujourd'hui une action. Ce sont des Drames mimiques, renouvellés peut-être des anciens. Ainsi l'Opéra, chez nous, est substitué à la Tragédie, & la Pantomime à l'Opéra.

Nous ne parlerons pas ici des Opéra-bouffons Italiens, qu'on a joués sur le même Théâtre. Ce genre n'a pas pris autant qu'on s'y attendoit. Nous avons aux Italiens des Opéra-comiques aussi agréa-

bles pour la musique, & beaucoup plus intéressants pour les paroles. Cependant ces Bouffons étrangers ont été souvent bien suivis. Ils n'ont pas été inutiles; je crois qu'ils ont contribué à perfectionner à l'Opéra, l'Art du Chant, dans lequel on étoit un peu neuf, & à faire connoître & goûter la mélodie Italienne.

Comédie Françoise.

Le Théâtre François a été moins heureux cette année, que le Lyrique. Il a décliné du côté des Auteurs, & fait des pertes de celui des Acteurs.

Ce Théâtre n'est plus que l'ombre de lui-même.

Nous avons perdu Mademoiselle Clairon, par la sage disposition de nos loix comiques, Mademoiselle Dumesnil, par l'âge. La mort nous a enlevé le Kain, si difficile à remplacer, & Belcourt, qui a excité aussi de justes regrets. Il n'y a plus gueres de l'ancienne & bonne souche, que M. Brizard, dont la figure vénérable & le jeu naturel plaisent toujours, M. Molé, taillé pour le haut comique, & M. Préville, vraiment profond dans son art. Presque tous les autres sont des hommes nouveaux, parmi lesquels il se

trouve sûrement beaucoup de talents; mais qui, n'ayant pas encore l'avantage de voir le Public prévènu en leur faveur par une réputation égale à celle de leurs devanciers, ne peuvent exciter le même enthousiasme. D'ailleurs la Tragédie, le plus beau fleuron de leur couronne, n'est plus de mode, sans doute parcequ'ils n'ont plus d'aussi *bons Faiseurs* que ci-devant. La guerre aussi fait languir tout dans le Royaume; c'est à nos guerriers à nous dédommager par des victoires, des productions des Arts & du génie, qui commencent à nous manquer.

Tandis qu'on bâtit aux Comédiens François une grande Salle, ils ne remplissent pas toujours la petite qu'ils occupent; ce qui doit affliger tous ceux qui s'intéressent à la gloire de la France. Car enfin c'est là le théâtre de la Nation, & l'on ne peut s'empêcher d'en vouloir à la folle multitude, de quitter les François pour Jeannot, dont nous allons bientôt parler.

Mais il faut aussi que ces Acteurs nationaux n'aient à se reprocher rien qui puisse autoriser l'altération passagere de leur ancienne vogue. La critique dira peut-être à leur désavantage, qu'on apperçoit

trop d'art dans leur jeu ; que tous leurs gestes sont étudiés ; qu'ils cherchent trop à mettre des balancements dans leurs attitudes, à se groupper, à faire tableau ; qu'ils s'attachent enfin davantage à faire sonner en détail les beautés de chaque vers, qu'à rendre la totalité du rôle. Ces petits détails sont les ressources d'un foible talent. Il faut voir & agir en grand ; on doit se pénétrer du personnage qu'on représente, être taillé d'ailleurs par la Nature pour la noblesse & la décence, & tout va de soi-même. Les gestes, les attitudes, les tableaux même, tout cela se trouve naturellement & presque sans qu'on y pense. Voilà pour le tragique ; & quant au comique, il ne faut pas y prodiguer tant d'art ; il suffit de dire naturellement les choses, sans chercher à mettre dans ce qu'on débite plus d'esprit qu'il n'y en a ; ou bien on doit choisir des Pieces où il y en ait en effet davantage.

Après les *Muses rivales* dont nous avons parlé, les Comédiens François ont donné *Médée*, Tragédie en trois actes de M. Clément, surnommé l'Inclément, pour ses critiques séveres de Voltaire & autres. On n'a pas dû être surpris de voir l'Antagoniste de notre Sophocle tomber sur le

Théâtre de la gloire de ce grand homme. La chûte a été décidée ; mais par la suite à la lecture on a trouvé quelques beautés. Ce sujet, plus capable de répugner que d'intéresser, a très bien réussi en Ballet à l'Opéra. Qui se seroit imaginé d'aller chercher là de la terreur ? Mais nos Musiciens font des Tragédies, nos Maîtres de Ballets font des Tragédies ; il n'y a que nos Poètes qui n'en font plus.

Les Comédiens nationaux ont mieux réussi, en donnant quelque temps après, *l'Amour François*, Comédie en un acte, en vers, de M. Rochon de Chabanes, Auteur dont le Théâtre sera par la suite intéressant ; car il a déjà fait six Pieces, & n'a pas eu encore une chûte, dans un siecle où elles sont si communes.

Pour anniversaire de la mort de Voltaire, on lui a rendu un hommage dont il avoit lui-même fait les frais. On a donné, pour la premiere fois, avec le consentement des Auteurs qui ont bien voulu céder leur tour, *Agathocle, Tyran de Syracuse.* Quoique cette Piece se sentît du déclin de l'Auteur, on a toujours vu que Voltaire octogénaire étoit encore, à plusieurs égards, le premier Poète tragique de la Nation, comme il étoit encore le premier dans tant d'autres genres.

Pendant ce temps-là il y avoit des troubles dans cette République; car tous nos Théâtres sont des Républiques; & ces troubles faisoient sensation dans le Public. La guerre étoit allumée entre les deux premieres Actrices, savoir Madame Vestris, à laquelle, outre ses talents, on trouve de beaux bras, & Mademoiselle Sinval l'aînée, à laquelle on reconnoît beaucoup d'ame. Il étoit question, je crois, de rôles de meres & d'amoureuses, que les deux rivales se disputoient. La Dame *aux beaux bras*, a été mieux appuyée,

Victrix causa Diis placuit.

& l'on a cru devoir priver la Scène d'un de ses ornements, en rayant du tableau Mademoiselle Sainval l'aînée, qui a été porter ses talents en Province. Mademoiselle sa sœur a voulu d'abord épouser sa querelle, & l'on a manqué de perdre aussi cet excellent sujet. Le Public a témoigné son mécontentement, & peut-être cette altercation a-t-elle contribué à faire un peu moins fréquenter ce Théâtre noble & décent. Cette querelle a fait du bruit, & partagé, pendant quelque temps, avec le Dithyrambe, l'attention de Paris,

tandis que les malheureuses Provinces étoient réduites, pour remplir leurs conversations, à s'entretenir de la guerre & des intérêts réels de l'Etat.

On a donné, peu de temps après, aux François, *l'Impatient*, petite Comédie en un acte, de M. Lantier, qui promet, & qui a eu du succès.

La prise de la Grenade, & l'avantage naval remporté par M. d'Estaing, ayant fait sensation, les Comédiens François ont donné dans cette circonstance, *Gaston & Bayard*, Tragédie de M. du Belloy, dont le mérite caractéristique est d'être patriote & national. On a saisi & fort applaudi ces quatre vers prononcés par le Chevalier Sans-Peur, qu'on a appliqués au Vainqueur de la Grenade.

Ecoute, ô mon Eleve, espoir de ta Patrie,
d'Estaing, cœur tout de flamme, à qui le sang me lie;
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainsi que ton aïeul, bouclier de tes Rois.

Laissons passer, comme le Public, la nouvelle Laurette, sans en dire grand bien ni grand mal, & venons à M. Dorat qui, à son tour, a occupé & rempli la Scène. Ce Poète si élégant, si fécond, a donné *Rosèide*, Piece qui est, si l'on

veut, un Drame sous le nom de l'Héroïne, & si l'on veut, une Comédie, sous celui de l'*Intrigant*. Le Public a justement applaudi des détails charmants, comme il y en a dans tout ce que fait notre Ovide François. Mais le plan, ce me semble, a paru la partie foible. Au reste, cette Piece a réussi; & si elle avoit été bien suivie, on pourroit dire que le succès auroit été complet.

Ensuite on a rendu justice à une Tragédie du même Auteur, intitulée *Pierre le Grand*; mais trop froidement, je pense: car elle n'a pas été suivie autant qu'elle le méritoit. On y a reconnu de fort belles choses; mais sans enthousiasme, & l'Auteur n'a point été, dans cette circonstance, l'enfant gâté du Public. Il assure qu'il y avoit une cabale contre lui. Sa Piece avoit eu plus de succès il y a vingt ans, déguisée sous le nom de *Zulica*. Aujourd'hui qu'elle paroît sous son vrai nom, perfectionnée par l'Auteur, dont la réputation est faite, elle réussit moins, & voilà le Public.

Comédie Italienne.

Les Acteurs de la Comédie, nommée *Italienne*, se sont aussi ressentis de la di-

ſette des bons Auteurs. Pour s'en dédommager, ils ont eu l'heureuſe idée de puiſer dans un fonds qui leur faiſoit honneur il y a près de vingt ans, avant la réunion de l'Opéra-Comique à leur Spectacle. Toutes les Pieces de ce fonds, entre leſquelles brilloient celles de Marivaux, étoient réduites, depuis ce temps, à faire les plaiſirs de la Province, tandis que la Capitale en étoit privée. On ſe contentoit, aux Italiens, de chanter; ce qui faiſoit plaiſir, parcequ'ils s'en acquittent fort bien, & qu'ils ont des Opéra-comiques fort agréables, tant pour les paroles, que pour la muſique; mais ils s'appercevoient que le Public étoit un peu las de ces farces italiennes non imprimées, où les Acteurs parlent d'eux-mêmes dans une langue étrangere. Il eſt ſingulier que, tandis qu'en Italie on s'empreſſe à traduire nos Drames, & à ſe former ſur nous, on ait adopté poſitivement en France les arlequinades dont les Poſſeſſeurs primitifs cherchent à ſe défaire. Les Pieces françoiſes qu'on remet à préſent ſur ce Théâtre, tiendront avantageuſement lieu de ces productions exotiques.

Le commencement de cette année a vu peut-être le haut période d'un nouvel

Auteur d'Opéra-comiques ; la fin l'a vu un peu décliner. M. d'Helé, étranger, a réussi d'abord singuliérement dans le *Jugement de Mydas*. Au mois de Janvier il a réussi davantage encore dans les *Fausses apparences*, ou *l'Amant jaloux*. Les Enthousiastes n'ont pas manqué de le mettre sur le champ au-dessus de MM. Marmontel, Sedaine, & autres Auteurs de ce genre. A la fin de l'année, il a donné les *Evénements imprévus*, Piece moins heureuse, moins bien conduite. L'Auteur, qui a du mérite, peut se relever aisément. M. Grétri s'est fait également honneur en mettant tous ces Morceaux en musique.

Ces Comédiens, moitié Nationaux, moitié Etrangers, ont donné, comme ci-devant, des Parodies, genre critique, burlesque, & sans conséquence, qui avoit langui quelque temps, & qui reprend à présent. On sent qu'*Iphigénie en Tauride* a dû avoir les honneurs de la Parodie. Tous les Théâtres subalternes s'en sont mêlés à l'exemple de celui-ci.

Nous ne parlerons guere des Pieces nouvelles qu'on a vu paroître successivement aux Italiens. On a trouvé souvent de la naïveté dans *Rose & Carloman*, ou *Rose d'Amour*,

d'Amour, dont la musique a plu beaucoup. Nous ne ferons que nommer *les deux Billets*, *les deux Amis*, & autres Pieces de ce genre, & les essais de M. Imbert dans la Poésie dramatique, & *Lamentine*, qui a fait écrire quelques lettres polémiques dans le Journal de Paris.

Autres Théâtres.

Depuis qu'il se fait moins de bonnes Pieces, le goût pour les Spectacles augmente beaucoup ; ce qui prouve peut-être que la Société devient moins amusante, & qu'il faut chercher des distractions hors de chez soi. Mais remarquez le discernement de cette Nation, qui se prétend Reine du Goût. Le Théâtre François, qui est celui de l'ame, est peut-être le moins fréquenté ; le Théâtre Italien, où l'on entend aussi des choses très spirituelles, n'a pas sa vogue accoutumée. L'Opéra, qui ne parle gueres qu'aux yeux & aux oreilles, prend beaucoup ; & la foule sur-tout court aux Spectacles des Boulevards & des Foires, où l'on donne des Pantomimes & des Farces. Ces Farces sont courtes, & prennent le nom de *Proverbes* ; nouveau genre qui

fait voir, combien nous devenons de courte haleine. L'Opéra, souverain du chant, défend à ces Subalternes de chanter ; mais il leur permet de danser. La Comédie Françoise leur permet de parler ; mais elle n'approuve pas qu'ils mettent trop d'esprit dans ce qu'ils disent. Il résulte de-là que, ne pouvant prodiguer l'esprit dans leurs Farces, ils y mettent des indécences pour intéresser & faire rire ; ne pouvant chanter, ils se contentent de faire des Opéra muets, c'est-à-dire, des Pantomimes. Dès-lors, il n'y a plus rien pour l'ame, ou plutôt il y a de quoi la dégrader ; & voilà comme, sans s'en appercevoir, on corrompt la Nation.

La maniere dont on est placé dans ces Spectacles, contribue à les rendre fréquentés. On n'y voit point le Parterre ignominieusement debout. Pour trente sols, on va au Parquet, où l'on est assis ; & où l'on n'a d'autres ennemis que les coeffures pyramidales des femmes. On peut d'ailleurs changer de place, aller aux Loges, & partout où l'on veut ; ainsi l'on dissipe son ennui en le promenant. Il se trouve là enfin, pour augmenter la foule des Curieux, beaucoup de filles élégantes ou demi-élégantes, qui viennent chercher

fortune. Ces Spectacles sont donc un lieu de rendez-vous pour ces Syrenes & pour les Adonis septuagénaires, amateurs des plaisirs qu'on se procure avec sa bourse. Le Peuple, pour douze sols, va au Paradis; il s'amuse d'une maniere qui n'est pas au-dessus de sa portée, & qui ne lui éleve sûrement pas l'ame. On multiplie ces sortes de Spectacles, tandis qu'un Souverain d'Italie les exclut, & n'en veut chez lui que de décents, tandis que la Nation ne peut obtenir un second Théâtre François qu'elle desire. Ces Théâtres sont ouverts deux fois par jour en Eté; ils suivent les Foires, & le reste du temps sont établis sur les Boulevards.

Dès le commencement de l'année, on a vu s'ouvrir sur ces heureux Boulevards, le joli Théâtre des Eleves de l'Opéra. Ces Acteurs sont presque tous des Enfants; ils ont commencé par donner à grands frais la *Jérusalem délivrée*, Pantomime qui représente les principales Scènes du Poëme Italien. On y a vu beaucoup de spectacle & de décorations; mais c'étoit un diminutif de ce qu'on avoit admiré, plus de vingt ans auparavant, au Théâtre des Tuileries, dans la Pantomime de Servandoni. Tout diminue chez

nous. Ces jeunes Acteurs ont cru ne pouvoir mieux soutenir par la suite la dignité de leur début, qu'en traitant les nobles sujets de la *Pantouffle* & de la *Barbe bleue*, auxquels ils joignent pour petites Pieces, des Farces en proverbes. Cependant ils se sont fait honneur par une Piece agréable, qu'ils ont donnée sur la prise de la Grenade.

Il s'est établi un petit Théâtre dans le bois de Boulogne, sans doute pour les gens qui prennent les eaux à Passi. Ce sont aussi de petits Enfants qui amusent les grands Enfants; cela vaut toujours mieux que des Marionnettes. Ceux-ci jouent agréablement les Pieces des François & des Italiens, comme les Théâtres de Province; & ils ont donné, dit-on, avec succès, en style Gaulois, *les Amours de Pierre le Long*, tirés du joli Roman de ce nom, qui a fait tant d'honneur à M. de Sauvigny.

Le plus ancien de ces Théâtres Forains, le premier en rang & en dignité, est celui du sieur Nicolet, ou des grands Danseurs. C'est là que ces premiers Batteleurs du Royaume régalent encore le Public de leurs danses de corde, & de leurs sauts périlleux. Souvent cependant

le Spectacle est entiérement privé de leurs exercices ; on y supplée par des farces un peu libres, mais où l'esprit n'est pas prodigué. Depuis quelque temps, on a donné à ce Théâtre de jolies Pantomimes ; celle entr'autres, du *fameux Siége*, ou Orléans délivré par la Pucelle, a eu beaucoup de succès, & on l'a trouvée d'un bon genre. Ce Spectacle s'est même élevé quelquefois jusqu'au *galant*, dans l'*Amour Quêteur*, *Vénus Pélerine*, la *Rose & le Bouton* ; toujours cependant avec quelque chose d'un peu indécent & grivois. Ce Théâtre est le premier qui a célébré la prise de la Grenade : car cet événement, pour lequel il y a eu des réjouissances publiques, a fait aussi sensation dans Paris, & a partagé l'attention de la Capitale avec les importants objets dont nous avons déjà parlé.

L'Ambigu-Comique, ou le Spectacle du sieur Audinot, a quelque chose peut-être d'un peu plus galant, que celui du sieur Nicolet. Il a commencé, il y a plusieurs années, par des Marionnettes de bois. Par la suite ces Marionnettes se sont animées, & sont devenues des Enfants ; parmi lesquels il s'en trouve quelques-uns qui en feroient bien d'autres. On y

joue, comme sur le précédent, de petites Farces gaies & libres, & des Pantomimes agréables. Celle des Quatre Fils Aymon, forcés de combattre contre Charlemagne, a été très suivie tout l'Eté à la Foire Saint Laurent.

Mais le Théâtre qui a remporté cette année la palme sur tous les autres, est celui des *Variétés-Amusantes*, enté sur celui du Sieur l'Ecluse. Il est venu à Paris (je ne dirai pas si c'est de l'Orient ou de l'Occident) un Acteur Bouffon qui a sûrement du naturel pour son genre, qui a obtenu, presque sur le champ, une vogue étonnante. Il a dominé sur tout ce qui faisoit du bruit dans la Capitale. Tout le fracas de la Guerre n'étoit point entendu auprès du nom de *Janot*; c'est ainsi qu'on appelloit cet Acteur, du nom d'un Personnage qu'il jouoit dans une célebre Farce. Ce nom sera mis, sans doute, dans nos Annales, à bien plus juste titre que celui de Jean Fréron, à la suite de Ramponeau, des Pantins & autres objets fameux de cette espèce. La Pièce qui l'a mis le plus en vogue est intitulée *les Battus payent l'amende*, Proverbe. Janot, valet d'un Frippier, en mauvaise veste, avec des

cheveux roux & un bonnet de laine rouge, troué, reçoit, de la fenêtre de sa maîtresse, le contenu d'un vase plein de ce qu'il est trop aisé de faire sentir sans le nommer; on lui conseille de coucher sa Plainte chez le Commissaire; & il s'arrange si bien qu'il est obligé de payer les frais & l'amende. Ce qui a sur-tout beaucoup amusé, c'est que Janot parle toujours de cette maniere amphigourique & renversée dont Vadé a donné tant d'exemples dans ses Œuvres Poissardes. Je ne me rappelle pas un mot de ce qu'il dit; mais, pour en donner une idée, c'est comme la phrase de cet enfant qui disoit « M. le Vicaire, donnez-moi du bouillon pour ma mere qui est malade, dans un pot. » Janot fait continuellement des fautes de Syntaxe de cette maniere. Ce qui a été trouvé *Sublime*; car c'est encore un mot à la mode. Enfin le délicat François a goûté une matiere qu'on auroit cru devoir lui répugner. On a peint & dessiné Janot de toutes les façons; on a parlé comme lui; des Amateurs, dit-on, se sont même fait habiller dans son Costume. On ne dit pas cependant qu'ils aient poussé l'imitation, jusqu'à se faire arroser de

même. Une si digne Pièce a produit une filiation qui devoit être éternelle : on a vu des suites, qui en auront d'autres, telles que *Janot chez le Dégraisseur*, *ça n'en est pas* &c. Les différents Théâtres Forains, pour flatter le goût du Public, n'ont pas manqué de donner des Pieces sur la même matiere ; on a fait aussi, pour critiquer ce genre, d'autres Proverbes, tels que le *Janotisme*, la *Janomanie*. Janot a donc occupé tout Paris. La Ville & la Cour venoient en foule le voir ou le faisoient venir. Il avoit déjà même, avant sa publicité, fait les délices des Cercles les plus distingués ; car c'est le Grand Monde qui l'a mis en vogue. Il faut tenir compte, à cet Acteur, du naturel qu'il a dans son jeu, chose rare dans notre siècle. Il y a des Pièces où il joue plusieurs rôles, & il s'en tire toujours bien. Nous le verrons, par la suite, sur un Théâtre plus relevé. La Nation a décèlé, dans cette circonstance, ce goût bizarre & frivole, cette teinte de folie gaie, qui perce toujours & la caractérise. Les Acteurs des Théâtres supérieurs & les Auteurs distingués qui se voyoient délaissés, ont eu la dignité de ne se plaindre que

foiblement, & de paroître presque ignorer cette vogue risible & passagere.

Si l'on a élevé de nouveaux Théatres, on a perdu d'autres Spectacles ou Assemblées. Le Colisée étoit un fort bel endroit, qui joignoit à mille détails agréables, je ne sais quoi de noble & d'imposant. C'étoit un lieu d'Assemblée où beaucoup de jolies figures se réunissoient. Ce genre de plaisir, un peu froid pour notre Nation, nous venoit d'Angleterre & ne devoit pas tenir long temps. L'emplacement du Colisée, déjà fermé, doit servir, dit-on, à bâtir un Hôtel, ou plutôt un Palais qui contribuera à rendre ce quartier charmant.

Le Wauxhall du sieur Torré, moins grand, moins noble; mais aussi galant, où l'on avoit de jolies Illuminations & une Assemblée encore plus brillante, vient d'être abattu. On a été réduit, pour amusement de ce genre, au Cirque Royal, de beaucoup inférieur au Colisée. Le petit Wauxhall de la Foire Saint-Germain tient toujours. C'est le rendez-des Laïs qui vont faire recrue de tous ceux qui veulent acheter des repentirs.

CHAPITRE XIV.

Des Arts.

Il nous reste encore une tâche à remplir : il faut parler des Arts ; cette partie est riante ; mais ce n'est pas ordinairement dans les Ecrits de nos Aristarques.

Musique.

Nous avons exposé, dans l'Article de l'Opéra, presque tout ce qui regarde ce bel Art. Il seroit long & peu amusant de rendre compte ici des Concerts nommés spirituels, non pour l'esprit qui s'y trouve, puisque la plus grande partie consiste en Musique instrumentale, & le reste en Musique vocale faite sur des paroles Latines, où l'on a été bien loin de chercher de l'esprit. Ces Concerts suppléent les Spectacles pendant leur temps de clôture ; on y a un magnifique Orchestre, & l'on voit s'y produire beaucoup de talens.

M. Philidor, l'un de nos meilleurs Compositeurs, & le premier Joueur d'échecs peut-être qu'il y ait au monde, a mis

en Musique le *Carmen Sæculare* d'Horace, fait pour célébrer l'Année Séculaire de Rome. Ce sujet fournit, sans doute, à la Musique; mais, sans aller chercher du Latin, nous avons dans notre Langue mille choses qui y fournissent davantage; telle que les Cantates de Rousseau, par exemple, si elles n'étoient pas elles-mêmes de la Musique.

L'Auteur, en choisissant un sujet dans la Langue savante, a du moins eu l'avantage de pouvoir faire exécuter son Ouvrage en Angleterre, où il a eu un très grand succès, & où ce Compositeur, malgré la Guerre, a été fort bien accueilli. Nous verrons, par la suite, ce morceau exécuté pareillement en France.

La Guerre Musicale qui s'étoit allumée si plaisamment à Paris, les années précédentes, s'est fort ralentie. Nous en avons une plus sérieuse sur les bras.

On écrit cependant encore sur l'Art des Orphées. Il y a peu de Nations comme la notre pour disserter sur tout. On fait sûrement des progrès dans la Musique vocale; mais je ne sais si l'instrumentale gagne beaucoup. Rameau étoit si grand dans cette partie, qu'une Chaconne de sa façon contient peut-être plus de Mu-

sique, que tout un Opéra de ses successeurs. Après tout, notre gloire dans ce bel Art n'est pas encore si grande. Nous écrivons; mais ce sont des Etrangers qui font chez nous la Musique la plus célebre. Nous nous battons à coups de plume pour des Italiens & des Allemands; ce sont pour ainsi dire les Guerres des Guelfes & des Gibelins renouvellées; & ces Messieurs en prennent droit peut-être de nous regarder comme inférieurs à eux dans les Arts. Cela est sûrement injuste; mais en tout cas nous pourrions nous consoler, en nous appliquant ce que Virgile disoit des Romains au VI[e] Livre de l'Enéide. Ce passage a rapport aux circonstances présentes.

Excudent alii &c.

Tu regere Imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt Artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis & debellare superbos.

D'autres pourront tracer &c.

François, voilà ton Art, dominer sur la terre,
Pour le bien des Humains te résoudre à la Guerre,
Donner la Paix d'un mot, terrasser d'un coup-d'œil,
Pardonner sans foiblesse, & vaincre sans orgueil.

Peinture.

Il y a deux ou trois ans la Peinture étoit extrêmement en vogue, ou du moins on voyoit beaucoup régner la manie des Tableaux & des Deſſins, qui étoient achetés des prix fous, parce que cela étoit du ton. Cette manie eſt paſſée : cependant la Peinture & la Sculpture ont paru cette année dans leur gloire ; puiſqu'on a vu au Louvre l'expoſition Biennale ou Duennale des Tableaux, dans le vaſte Sallon conſacré pour cet uſage. C'eſt un Lycée où tous les Peintres, Sculpteurs & Graveurs de l'Académie des Arts expoſent leurs Ouvrages à la curioſité & au jugement du Public. Ce Sallon, qui eſt ouvert depuis la Saint-Louis juſqu'à la fin de Septembre, attire un concours prodigieux d'Amateurs de tous les rangs, & forme un ſpectacle fort agréable. Il ne tient à préſent que tous les deux ans. Il y a vingt ans, nos Artiſtes fourniſſoient de quoi le remplir chaque année. La décadence eſt ſenſible dans toutes les parties. On fait cependant ce qu'on peut pour ranimer les Arts, & peut-être en viendra-t-on à bout. Le

Roi commande aux Artistes des tableaux d'Histoire. On veut donc réssusciter ce grand genre. On fait faire pour chaque Sallon les Statues de quatre Grands Hommes. On se propose d'en orner une immense galerie qui regne le long de la Seine, depuis le Louvre jusqu'au Palais des Tuileries, & qui pourra devenir la plus belle du monde. Il y a un Ministre des Arts qui seconde bien ardemment les vûes du Monarque.

Pour revenir au Sallon, celui-ci a été riche en tableaux d'Histoire. Ce grand genre s'y est montré sur un pied fort honnête : on a vu peu de sublime, à la vérité ; mais beaucoup de bon. Le morceau qui a paru frapper le plus les Connoisseurs & qui a touché, dit-on, l'*A mi la* du Sallon, est un tableau que M. Vien a fait à Rome : sujet tiré d'Homere, rien du feu de ce grand Poète ; mais du mérite dans le dessin & le coloris. Nous ne parlerons point de tous les autres du même genre, non plus que de leurs Auteurs. M. Suvée, le plus récent agréé, donne beaucoup d'espérance. M. Bounieu a passé du Petit au Grand, & s'est distingué dans l'un & l'autre. Il a fait, en grand, un tableau de Betsabée que des nudités ont empêché de paroître

au Sallon ; mais que le Public a vu, dit-on, chez lui avec beaucoup de plaisir.

Si l'on veut savoir à quel point nous en sommes dans cette partie, relativement au siecle de Louis XIV, on n'a qu'à passer, du Lycée dont nous parlons, dans une Salle voisine où sont les Batailles d'Alexandre de le Brun, indignement sacrifiées, coupées par des cloisons, obscurcies & plus maltraitées que ne seroit la plus vile tapisserie; au moins je les ai vues dans cet état il y a plusieurs années. Malgré tout ce qui peut voiler le mérite de ces tableaux, qu'on se donne la peine de comparer...

Le petit genre qui parut, les années précédentes, sur un pied supérieur, s'est encore soutenu, à cette exposition, par les talens de M. Will fils, & ceux de M. Aubry. L'un a réussi en peignant un Braconier devant son Seigneur, l'autre un fils repentant ramené chez son pere. Il y a aussi, dans ce genre, un M. Théolon, qui est, je crois, à Rome pour le présent, & qui a semblé talonner de près M. Greuse, il y a deux ans. Il est plus svelte & peut-être d'un coloris plus flatteur.

M. Roslin est revenu faire briller, au Sallon, ses talents pour le portrait. M. Du-

plessis a luté contre lui : l'un est plus brillant, (il a même besoin que son coloris éclatant s'éteigne un peu avec le temps), l'autre est plus naturel. Chez tous les deux les draperies & les accessoires sont jugés supérieurs aux chairs. Le premier, entr'autres, étonne dans cette partie. On a remarqué, sur-tout, deux portraits d'Hommes Illustres : celui de M. Linné par M. Roslin, & celui de M. Franklin par M. Duplessis ; on a aussi beaucoup goûté, de ce dernier, le portrait du Ministre des Arts.

La *Nature morte* a été fort bien traitée par Mlle Valayer & d'autres.

On possede toujours M. Vernet pour le paysage & on l'admire toujours. Plusieurs autres se distinguent, après lui, dans cette partie.

Les Miniatures & les Emaux ont un peu disparu dans l'immensité du Sallon, & dans la foule des bonnes choses.

La Gravure a présenté la suite des tableaux de l'Histoire de France. Cet Art est aujourd'hui, chez nous, sur un pied modeste, & tous les talents en ce genre ne sont pas à l'Académie.

La Sculpture, outre plusieurs bustes bien faits, a produit les quatre Statues

qu'on voyoit en entrant ; ſavoir celle du Chancelier d'Agueſſeau où la draperie eſt bien entendue ; celle de Boſſuet, encore ſupérieure pour les acceſſoires, ſans compter la reſſemblance ; celle de Corneille, repréſenté aſſis, compoſant Héraclius, où l'on a tiré tout le parti qu'on pouvoit du Coſtume ; & celle de Monteſquieu qui n'eſt point encore exécutée en marbre.

Les quatre figures du Sallon précédent, plus frappantes peut-être que celles-ci, étoient le Chancelier de l'Hopital dont la tête avoit une grande expreſſion ; Deſcartes qui n'étoit pas terminé ; Sully, morceau très-bien fait ; & Fénélon galamment traité à la Françoiſe. Toutes ces Statues ſont deſtinées pour orner la longue Galerie qu'on forme à préſent ; &, comme a dit un Auteur, nos Rois reſpireront dans nos Places Publiques, nos Grands Hommes dans nos Galeries & dans nos Lycées.

Il a paru une quinzaine de critiques de ce Sallon ; ces pieces fugitives reſpirent ordinairement la flatterie ou la ſatyre. Partialité pour un Artiſte, partialité contre les autres : tel eſt leur caractere. On ſait comment ſe font, la plupart du temps, ces bagatelles. Des Peintres qui ne ſavent

pas écrire empruntent la plume de gens qui n'entendent rien à la Peinture. Il est résulté, cette année, de l'ignorance jointe aux différentes passions des Auteurs, que toutes ces satyres ont été contradictoires les unes avec les autres; ce qui a donné l'idée de représenter dans le Journal de Paris, *le Combat des Critiques*. Il n'y a pas un seul tableau sur lequel ces Auteurs partiaux daignent être d'accord.

Un Critique plus éclairé que les autres, est M. Renou, qui avoit lui-même au Sallon, des productions de son pinceau; & qui passe pour rendre compte de ces Ouvrages, dans le Journal de Paris. On dit de lui qu'il écrit assez bien (en prose) pour un Peintre, & qu'il peint assez bien pour un Auteur; sans être cependant, tout-à-fait, ni l'un ni l'autre.

Un autre Critique, qui peut du moins se croire plus impartial & plus honnête, est celui qui a donné le *Coup d'œil d'un Aveugle sur le Sallon de* 1775; le *Jugement d'une Demoiselle de quatorze ans* sur celui de 1777, & le *Mort Vivant au Sallon de* 1779. L'Auteur suppose, dans ce dernier, qu'un vieillard, presque centénaire, fort instruit dans les Arts, vit chez de pieux Solitaires. Il va le voir; ce Nestor lui avoue

qu'il est ce le Moine qui se donna un coup d'épée en 1739, qui a toujours passé pour mort ; mais qui, rétabli par les soins d'un Esculape, a vécu *incognito*. L'Auteur le conduit au Sallon. Le modeste vieillard ne daigne en dire presque rien. Il se contente de faire sentir la situation où sont actuellement les Arts en France, les raisons qui les ont amenés à cet état, le manege & l'intrigue qui écartent les talens... Il ne montre pas une grande estime pour le ramage que les beaux parleurs emploient en dissertant sur les Arts, il observe qu'ils parlent de tout, excepté de l'ame &c. L'Auteur le reconduit chez lui où il ne tarde pas à mourir réellement. On sent que le but de l'Ecrivain a moins été de critiquer, en particulier, chaque tableau, que de donner, en gros, une idée & un résultat de tout le Sallon ; & de faire sentir, comme nous venons de le dire, le point où l'Art se trouve à présent. Il s'est toujours attaché à conseiller de choisir des sujets nationaux (ce qui convient sur tout à des François qui peignent tout l'Univers François). Il en a indiqué trois ou quatre, dans sa *Demoiselle de quatorze ans.* Il est vrai qu'on en a vu de singuliers dans cette derniere exposition, parce que

ce choix est laissé à la volonté des Peintres.
Quel intérêt y a-t-il, dans un inconnu nommé Jubellius Taurea, qui se tue à propos de bottes avec sa femme & ses enfants, & dans plusieurs autres sujets aussi bien choisis? L'Auteur voudroit aussi qu'on mît des inscriptions au bas des tableaux d'Histoire, comme au bas des estampes.

L'Académie Royale n'a pas jugé à propos de donner un premier prix cette année; le Public n'a pas compris ses motifs.

Architecture.

L'ARCHITECTURE a repris, depuis quelque temps, un très-bon style en France; sur tout quant aux ornemens. On fait des choses très précieuses en ce genre. Nous avons cet avantage depuis que M. le Comte de Caylus a ressuscité chez nous le goût Grec. On s'est mis, pendant quelque temps, à faire tout *à la Grecque*. Il y a eu cette année, entr'autres, un goût ou plutôt une fureur pour la bâtisse, qui a succédé à celle des tableaux, laquelle avoit elle-même succédé à celle des filles, & que sais-je à quelles autres?

Il est sûr qu'on fait à présent de très-

belles choses en Architecture. L'Eglise de Sainte-Genevieve, qui n'est pas encore achevée, nous offre du moins sa façade, que je suis violemment tenté de préférer à celles de Saint-Pierre de Rome, & de Saint Paul de Londres. Elle est un peu dans le goût de celle du Panthéon d'Agrippa, moins précieuse pour la matiere; mais plus grande & plus majestueuse.

M. Patte, qui avoit dejà attaqué cet Edifice, a renouvellé la guerre cette année. Il soutient que les piliers ne sont pas assez forts pour porter le dôme ou la coupole, que le peu qui en est bâti foule déjà, qu'il y a des fentes, des lézardes, qu'on est obligé, si l'on peut dire, de larder de fer les pierres pour les soutenir; & il fait sentir le danger de voir écraser le Peuple ou même la Famille Royale. M. Patte est-il un détracteur qui prétend s'opposer au succès des talents, est-il un bon citoyen qui veut empêcher le danger des hommes?

Non nostrum inter vos &c,

De ces grands différends je ne suis point le Juge.

Sa lettre est insérée dans les Annales de M. Linguet. Il semble qu'il débite de bonnes raisons. Je ne vois pas d'ailleurs

que ce dôme avance beaucoup. On travaille aussi fort lentement au portail de Saint-Sulpice, qui a besoin d'être démasqué comme celuide Saint-Gervais.

On ne néglige pas, tout à-fait, l'Eglise de la nouvelle Madeleine, dont le dôme sera vu de la Place Louis XV, & servira de pendant à celui des Invalides, qu'on voit aussi de la même Place. Je serai flatté de pouvoir complimenter ceux de mes contemporains qui verront cet Edifice achevé. On travaille aux tours de Saint-Eustache; on bâtit une Eglise dans le Fauxbourg Saint-Honoré, &c. Voilà pour les Eglises.

Le Ministre des Arts fait travailler au Louvre, autant qu'il est possible pour un temps de guerre. On bâtit une Salle pour les Comédiens François, en attendant qu'on en construise une aussi indispensable pour les Italiens. Je crois que le Carrousel seroit une place avantageuse pour cela.

Monsieur est à présent possesseur du Luxembourg. La Comédie Françoise sera dans son voisinage. En face de ce lieu de plaisir on doit bâtir des Prisons, si les Cordeliers peuvent consentir à être dérangés. Ces Prisons seront substituées, dit-

on, au Petit Châtelet qu'on abattra ; ce qui feroit une bonne chose, & formeroit une belle vue du haut de la rue Saint-Jacques, quand elle fera large & droite. S'il n'étoit pas nuisible à l'Etat de déranger aussi les Chartreux, on pourroit prolonger le Parc du Luxembourg jusqu'aux nouveaux Boulevards, qui sont devenus charmants.

On gâte peut-être un peu les autres à force de bâtisses. On coupe, on morcelle les beaux jardins qui les décoroient : on hérisse tout d'Edifices. On se contente d'un petit morceau de gazon avec quelques arbres nains plantés en vergettes, comme des balais, & l'on compte avoir un jardin à l'Angloise ; car les jardins de cette Nation sont beaucoup à la mode à présent. D'ailleurs on a une rage invincible contre l'ordre & la symmétrie. Vous voyez, sur ces Boulevards, un petit pavillon tourné de biais, un autre de profil ; le tout bien précieusement sculpté. On éleve beaucoup de jolies maisons vers la Chaussée d'Antin, & vers la Porte Saint-Antoine qu'on a abatue, où l'on se propose, dit-on, de prolonger le Boulevard jusqu'à la riviere.

Les incendies qui procurent, à tant

d'Edifices, l'avantage d'être réparés superbement, n'a rien produit en faveur du Palais. On bâtit une aile ; mais on ne fera pas un Monument régulier, digne du premier Tribunal de France. Il est écrit que ce Tribunal aura toujours quelque chose de Gothique. Avant de rendre son Palais Moderne, il faudroit procurer cet avantage à ses Loix & à son Style. L'Hôtel-Dieu n'a pas beaucoup gagné non plus à son incendie.

Enfin l'on n'a d'argent que pour bâtir. Paris est presque le pays de la Féerie ; on voit sortir de terre des corps de logis immenses, sans compter de nombreux Hôtels. Mais, en général, les nôtres ont un défaut assez frappant ; ils sont échancrés pardevant : on voit deux ailes qui avancent, & qui ne sont jointes que par un mur, au milieu duquel est une porte ; cela procure, à l'intérieur de la cour, la vue sur le devant. Les Palais d'Italie au contraire ont une façade ; mais la cour est enfermée dans le milieu du bâtiment. Ne pourroit on pas réunir les avantages de ces deux sortes d'Edifices, & faire une façade qui tînt tout le devant de l'Hôtel, sans enfermer tout à fait la cour. Les deux ailes avanceroient de chaque côté ;

elles seroient jointes, sur le devant, à tous les étages par des plates-formes ou ponts qui iroient d'une aîle à l'autre : le tout soutenu par des colonnes ; & surmonté d'une balustrade continue, qui couronneroit tout l'Edifice. Par-là cet Edifice ne seroit point interrompu par une échancrure, la façade seroit à jour devant la cour, & l'on jouiroit en même-temps de l'intérieur & de l'extérieur.

La façade de l'Ecole de Chirurgie est ainsi percée à jour, & forme une colonnade agréable qui laisse voir l'intérieur de ce bâtiment. C'est un charmant morceau.

On travaille à Chaillot pour un objet utile sans être brillant. On veut procurer aux particuliers de l'eau, comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

On voit l'Architecture étendre ses travaux par toute la France, Lyon, Bordeaux, Marseille, &c. s'embellissent comme Nancy. Rouen même commence à prendre le goût de la bâtisse, avec un flegme Normand.

On fait aussi partout de belles Promenades & des Grands Chemins. La France devient, peu-à-peu, la rivale de l'Italie. Si l'on veut comparer ensemble ces deux belles parties de l'Europe, l'Italie l'em-

porte pour la beauté des Palais & des Eglises; la France est supérieure peut-être pour les Places, & sur-tout pour les Promenades : mais il ne faudroit pas souffrir dans les campagnes, en aucune partie du Royaume, des cabanes d'argille couvertes de chaume.

Un autre genre de bâtisse qu'on a vu tout-à-coup éclorre dans nos Ports, c'est la construction des vaisseaux; nouveau genre de fortifications flottantes, qui, en battant les Anglois, comme je l'augure, les forcera sans doute à une Paix glorieuse pour leurs vainqueurs.

CHAPITRE DERNIER.

Résultat.

VOILA une foible esquisse d'un tableau qui devroit être exécuté par des mains plus habiles. En l'examinant en gros, en comparant cette année aux précédentes, on apperçoit, il est vrai, de la décadence; mais dans notre déclin, l'on peut voir encore nos richesses. Nous nous retirons lentement comme Ajax, en nous retour-

nant de temps en temps pour faire face à l'ennemi.

MM. de Buffon, d'Alembert, Diderot, tous nos plus grands Hommes à l'envi nous ont donné cette année des productions de leur plume. Si nous avons perdu Voltaire & Rousseau, nous nous sommes occupés de leur mémoire, & ils ont encore inspiré de bonnes choses. Si nous avons des Journaux Anti-Philosophiques qui s'efforcent d'établir le faux goût, il y a des Académies qui s'appliquent à des objets utiles, proposent des questions intéressantes, & travaillent au progrès des Sciences & des Arts.

Le Théâtre lyrique a exécuté des Opéras où la Musique figure avec noblesse & avec grace; celui des Italiens nous a donné aussi de très agréable Musique. Il a cherché dans ses anciennes richesses de quoi soutenir son antique splendeur, en réformant les Farces Italiennes. Le Théâtre François même, un peu languissant, n'a pas été stérile. Ceux des Boulevards ont du moins fait retrouver un peu ce gros rire bourgeois qui devient si rare chez nous. Ils nous ont donné, de plus, d'agréables Pantomimes, Spectacle qui a sûrement beaucoup d'agréments. Presque tous les genres

de Littérature ont fourni leur tribut ; la Poésie a produit quelques fleurs. Les Sciences ont continué d'être cultivées. On a vu une infinité de traits de vertus & d'humanité, qui annoncent que cet esprit de Philosophie & de lumiere qui se répandoit, il y a quelques années, & qui adoucissoit nos mœurs, n'est pas encore éteint, malgré tout ce qu'on fait pour cela. La Peinture nous à fourni un beau Sallon ; l'Architecture a fleuri de tous les côtés. Voilà ce que nous produisons dans un état de langueur, dans un temps de Guerre où tous les esprits, tous les ressorts sont tournés vers ce grand objet. Si nous jettons un coup-d'œil, autour de nous, sur les autres Nations, dont aucune sans doute ne réunit tant de parties, nous verrons, je crois, que la France tient encore le sceptre des Lettres & des Arts.

Sachons toujours borner nos vœux
A cet Empire humble & sublime ;
C'est le seul qui soit légitime,
Le seul qui fasse des heureux.

FIN.

LETTRE

De M. Gourdin à M. le Suire.

MONSIEUR,

PLUSIEURS Ecoliers ont défendu leur Maître, vous avez été le mien, on vous attaque d'une maniere criante. Vous êtes d'une patience qui ne fait qu'enhardir les agresseurs. Vous vous taisez & je voudrois vous défendre.

Personne n'a l'ombre de plainte à former contre vous ; cependant les Auteurs de l'*Année littéraire* ont falsifié cruellement vos *Noces Patriarchales* pour les déchirer à belles dents ; sans aucune provocation de votre part. Vous avez exposé au Public la falsification, en traitant, avec une politesse extraordinaire, ceux qui en avoient si peu pour vous. Ils ne s'étoient jamais trouvés à pareille fête, ils ont cru que vous vous moquiez d'eux. Vous aviez dit positivement, « je ne puis trouver mauvais qu'on ne goûte pas mon Ouvrage ; mais je suis en droit de souhaiter qu'on

le rapporte tel qu'il est. J'ai assez de mes fautes, sans qu'on en ajoute de nouvelles ». Ces Messieurs ont répondu : « M. le Suire se plaint qu'on ne trouve pas son Ouvrage bon ». C'est avouer la falsification & la mauvaise foi d'une maniere solemnelle. Depuis ce temps ils n'ont pu vous pardonner le désagrément qu'ils ont eu d'avoir tant de torts vis-à-vis de vous. Ils ont rongé, comme un frein, le peu qui a paru de vous. Ils ont déchiré niaisement votre Epitre *A votre patrie* qui a paru dans l'Almanach des Muses de 1778, désapprouvant tout, sans pouvoir inventer l'ombre d'une raison. Ils ont maltraité plus niaisement encore votre Piece intitulée le *Prix des grands exploits* (extrait de l'Almanach des Muses 1780) dont ils n'ont pas eu l'esprit de rendre un compte fidele ; il faut qu'ils falsifient tout. Ils ne savent pas que Narsès étoit Eunuque, avant d'être nommé Général de Justinien ; quoique vous le rappelliez ; qu'on ne devient pas eunuque comme adulte ; mais que c'est l'effet d'une opération ; que l'Impératrice a pu condamner Narsès à filer ; mais qu'elle ne l'a pas fait faire eunuque. Admirez l'esprit de ces Ecrivains, parce que vous dites que

cette persécutrice passant en grand cortege dans Bizance,

Tout le Peuple frémit devant *l'Iniquité*
Plus odieuse encor quand le faste la pare.

Ils disent : « M. le Suire appelle apparemment l'Impératrice l'*Iniquité*, comme on dit *Sa Majesté* ». Voilà le *nec plus ultrà* de leurs plaisanteries. Un Théologien a appris, à l'âge de 40 ans, d'un petit Ecolier de cinquieme, en quoi consiste la Prosodie Françoise, pour se mêler de critiquer des Vers aussi bien que cela, pour s'égayer sur votre personne même. Enfin ces Messieurs avouent que leur examen est *insipide*, & c'est la seule chose dont on puisse convenir. O vous, Monsieur, qui me prêchez toujours le silence, vous si ridiculement vexé, ne me permettrez vous pas enfin de prendre en main votre défense ? &c.

RÉPONSE.

Mon fidele Gourdin, il vous appartiendroit peut-être plus qu'à tout autre de me défendre contre les infortunés dont vous me parlez. Je suis très sensible au zele que vous me témoignez ; mais

permettez-moi du moins de n'y avoir recours que quand je me sentirai offensé ; & vous qui connoissez ces Messieurs & moi, pouvez-vous soupçonner que cela soit jamais possible ? En attendant recevez les assurances de la tendre reconnoissance avec laquelle je serai toute ma vie, &c.

ERRATA.

Pag. 13, *l.* 19, ses desseins : *lisez* ses dessins.
Pag. 17, *l.* 26, l'excès du contraire : *lisez* l'excès contraire.
Pag. 41, *l.* 7, & ceux : *lisez* de ceux.
Pag. 49, *l.* 4, la Secte : *lisez* sa Secte.
Idem. *lig.* 22, dans quelqu'Ouvrage, *lis.* dans quelqu'Ouvrage que ce soit.





